15 Année — N° 759

Le Numéro : 50 Centimes
EUROPE : 0 FR. 60 ; AUTRES PAYS : 0 FR. 70
Tous les Samedis

16 Novembre 1912

VIE AU GRAND AIR

LE CHAMPIONNAT DE PARIS D'ASSOCIATION

Au cours des réunions de football association de dimanche dernier, le Club Français a battu le Stade Français par 3 buts à 0 et a pris la tête du classement du Championnat.

PIERRE LAFITTE & Cie.

Source gallica.bnf.fr / Musée Air France

PARFUM ULTRA PERSISTANT **THISBE** ED. PINAUD

Officiers Ministériels

Maison R. DU SÉNÉGAL 4, et de Palikao, 45. Rev. Paris. 6.977 fr. M. à p. : 40,000 fr. : maisons à Houilles (S.-et-O.), r. Villa-Joly, 17 et 19. à p. : 13.000 et 16.000 fr. A adj. Ch. not. Paris, 26 ., Me PLOIX, not., 25, bd Beaumarchais, Paris

OPRIÉTÉ à Paris, 25, r. Lagille. Cce 219 m. env. M. à p. : 20.000 fr. Adj. Ch. not. Paris, le 17 embre. Me PRUD'HOMME, not. 32 *bis* bd Haussmann

AISON 39, fg Saint-Martin. Rev. br. : 18.004 fr. M. à p. : 200.000 f. Prêt C. Fier. adj. Ch. not. Paris, 3 embre. Me GASTON BAZIN, not. 52, r. de Clichy.

AISON à Paris, r. des Cordelières, 16. Rev. br. ; 2.610 f. M. à p. 28.000 f. A Adj. s. 1 ench. Ch. not. ris, 26 nov. Me CHAVANE, not. 120, bd Magenta.

urbevoie. Maison av. jard. 4. r. Carnot. ce. 531 m. Rev. br. 1.100 f. M. à p. : 8.000 f. Adj. Ch. not. is, 26 nov. Me CHAVANE, not. 160, bd Magenta.

Vente au Palais, le 30 novembre 1912

AISONS RUE VIEILLE-DU-TEMPLE, 56.

Contenance : 457 m. environ. Revenu brut : 17.087 fr. environ. Mise à prix : 150.000 fr.

RUE DES FRANCS-BOURGEOIS, 40.

Contenance : 147 m environ. Revenu brut : 7.762 fr. environ. Mise à prix : 70.000 fr.

Mes JULES LABAT, GIEULES, avoués, PHILIPPOT, DURANT DES AULNOIS, notaire,

Vente au Palais, le 30 novembre 1912.

AISON RUE VIEILLE-DU-TEMPLE, 58.

Contenance : 849 m. environ. Revenu brut : 23.775 fr. environ. Mise à prix : 220.000 fr.

Mes JULES LABAT, GIEULES, CORTOT, avoués, PHILIPPOT, DURANT DES AULNOIS, notaires.

tites Annonces de la "Vie au Grand Air"

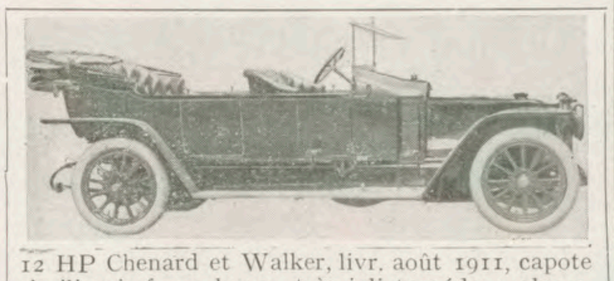
EAU 3/4 caoutchouc neuf, vert, et cheval carrossier très sage, âgé. S'adresser Descroix, , rue de Normandie, Asnières.

NOS PETITES ANNONCES ILLUSTRÉES

Quelles que soient leurs offres, les lecteurs de la **VIE AU GRAND AIR** *ont intérêt à utiliser ses* **Petites Annonces Illustrées** *qui sont toujours lues attentivement et conservées.*

TYPE N° 1. —	2 cm 1/2 de haut., cliché compris.		10 fr.
— 2	4 cm	— —	15
— 3	5 cm 1/2	— —	25

Il suffit de faire parvenir à MM. Huguet, de Pallissaux et Cie, 11, boul. des Italiens, Paris, et dix jours à l'avance, texte, photographie et montant en mandat ou timbres-Poste.



12 HP Chenard et Walker, livr. août 1911, capote simili cuir ferm. herm., très joli torpédo 4 places, pare-brise, roues jumelées Celer. Voit. entièrement remise état de neuf absolu, peinture neuve, 5.800 francs. SAVOYE, 8, avenue Grande-Armée. Paris

COLLECTION COMPLÈTE de *Je sais tout* (14 volumes formant sept années) en très bon état, à céder à de très bonnes conditions. Faire offres par écrit à M. Michot, 50, rue de Miromesnil, Paris.

MAGNIFIQUES LAPINS à fourrures Angoras Géants, 15 races de rapport. Volailles pondeuses, volailles naines ; spécialité de couveuses-éleveuses pour faisans. 18 races pratiques faisant l'ornement des parcs et volières. 800 récompenses, grands prix d'honneur, championnat France et étranger. On peut visiter en prévenant. Se recom. de *La Vie au Grand Air*. Mlle Lemarié, élevage de la Folie-Lebrun, Evreux (Eure).

PUR sang 1908, alezan doré, très belles allures, peur de rien, taille 1 m. 62. Papiers. A vendre pour excès de nombre. Est qualifié pour military. Ecrire à M. de Kerarmor, Service 88-848, *Excelsior*, 88, Champs-Elysées, 88, Paris.

MÉDAILLES
BRELOQUES
INSIGNES
MODÈLES SPÉCIAUX SUR DEMANDE
A. LAHURE 23 et 25, rue des Balkans
Téléphone 911-86
Envoi franco du catalogue n° 4

CYCLES
La Française-Diamant
MOTOCYCLETTES

AMBULANCES AUTOMOBILES DUPONT
10, rue Hautefeuille, 10, PARIS (VI)
Tél. 818-67
Paris - Province - Étranger
APPAREIL de SUSPENSION "breveté" évitant toute secousse — Personnel choisi et expérimenté
Téléphone 818-67
Su cursale a Berck-Plage

L'ÉLECTRICITÉ dans le "HOME"

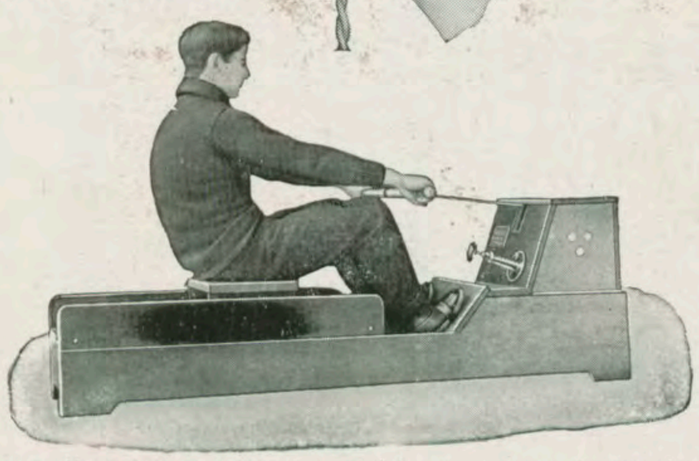
LE SHO, appareil électrique pour douches d'air chaud et d'air froid, séchage de la chevelure, etc. Prix : **75** fr.

LE TOURBILLON nettoyage par le vide au moyen de l'Electricité

LE TOURBILLON absorbe les poussières, supprime les battages de tapis, etc.

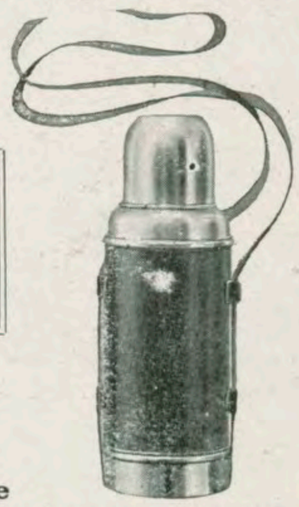
LE TOURBILLON est l'appareil le plus maniable, le plus léger, le plus simple, le plus économique, le plus pratique des appareils similaires. Prix, avec tous accessoires . . . . **280** fr.

LE VIBRO-MASSEUR
Appareil électrique pour toutes les applications du massage vibratoire. Prix : **90** fr.



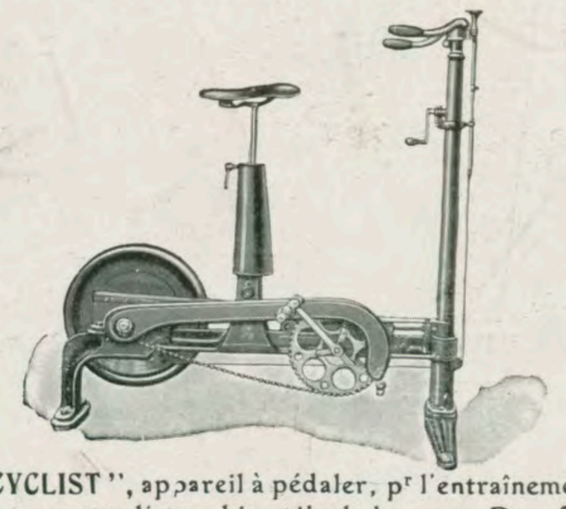
LE " ROWER ", appareil à ramer pour le développement des muscles et contre l'obésité et la constipation. Prix dep. **150** fr.

Visitez nos Salles de démonstration



Demandez nos notices spéciales Envoi gratuit

La Bouteille MAJIC conserve leur température aux légumes chauds ou froids. Prix depuis **8 fr. 50.**



Le "CYCLIST", appareil à pédaler, pr l'entraînement en chambre, contre l'atrophie et l'enkylose, etc. Dep. 225 fr

Etablissements PAZ & SILVA — **55, rue Sainte-Anne, PARIS (2e)**

La Vie au Grand Air

N° 739 — 16 Novembre 1912

ABONNEMENTS :
France.. .. .. 24 francs.
Etranger. .. .. 28 —
Changement d'adresse : 0 fr. 75.
Les abonnements peuvent se payer en deux fois.

PIERRE LAFITTE & Cie, ÉDITEURS
90, avenue des Champs-Elysées, Paris — Téléphone : 528-64-66-68
Publicité : Huguet, de Pallissaux et Cie, 11, boul. des Italiens

Tous droits reserves pour tous pays. — Copyright in U. S. A. by Pierre Lafitte et Cie.

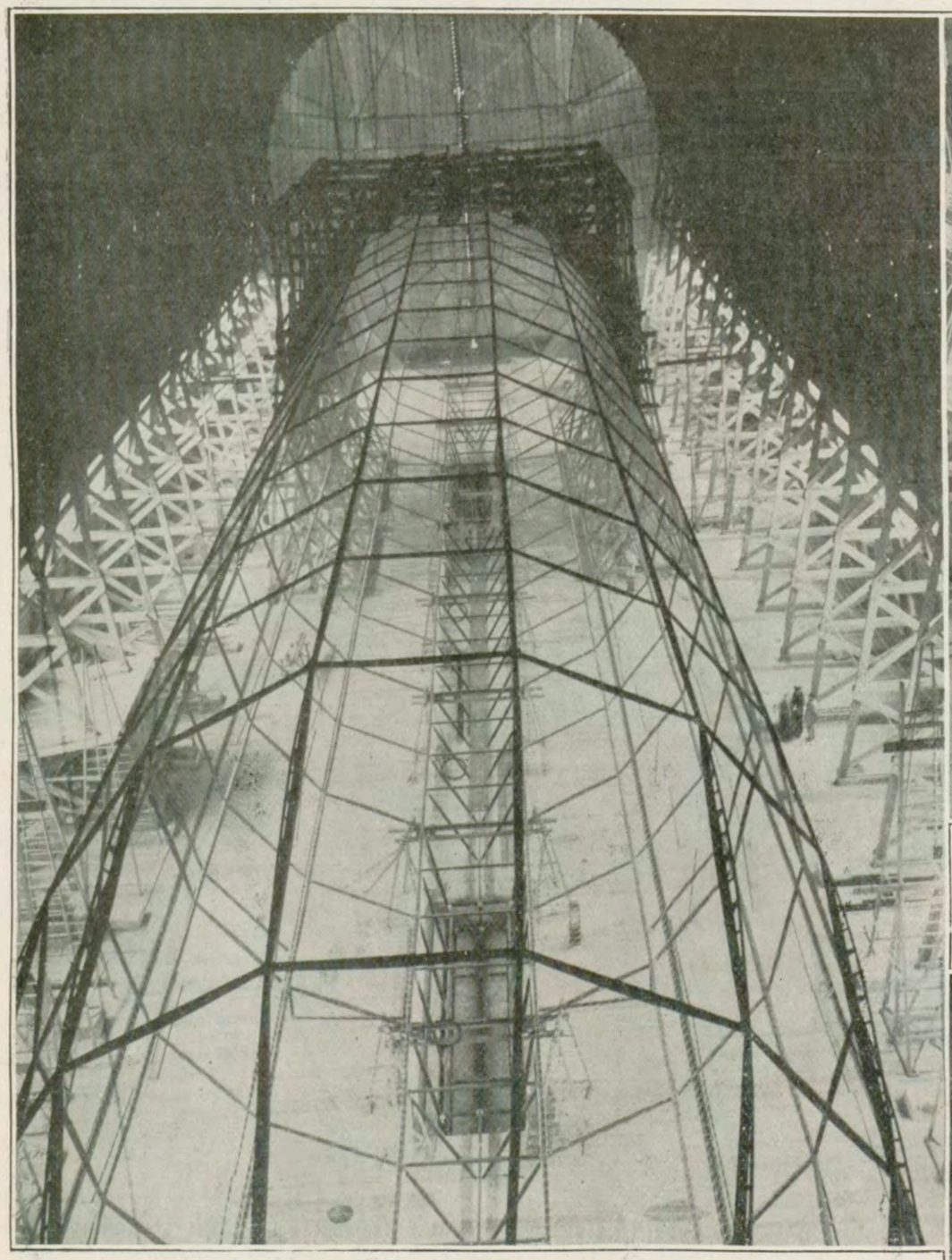
AVANTAGES AUX ABONNÉS
Les abonnés bénéficient de 5 fr. 50 par an sur les acheteurs au numéro. Ils reçoivent gratuitement les numéros spéciaux et de nombreuses primes.
Liste des primes envoyée franco sur demande.

LE VAINQUEUR DE LA COUPE GORDON-BENNETT PHOTOGRAPHIE SON SECOND (1)

Nous avons eu la bonne fortune de publier dans ce numéro les photographies prises par les lauréats de la Coupe Gordon-Bennett, au cours de leur randonnée fantastique et à leur atterrissage. La *Vie au Grand Air* est heureuse d'offrir à ses lecteurs ces documents inédits et uniques que lui ont remis Maurice Bienaimé, Alfred Leblanc, Rumpelmayer et Welby Jourdan. Ce cliché, fait par Maurice Bienaimé, montre M. Rumpelmayer, entouré de moujicks, à Rubnoye, près de l'endroit où les deux vainqueurs atterrirent, à 2.200 kilomètres de leur point de départ.

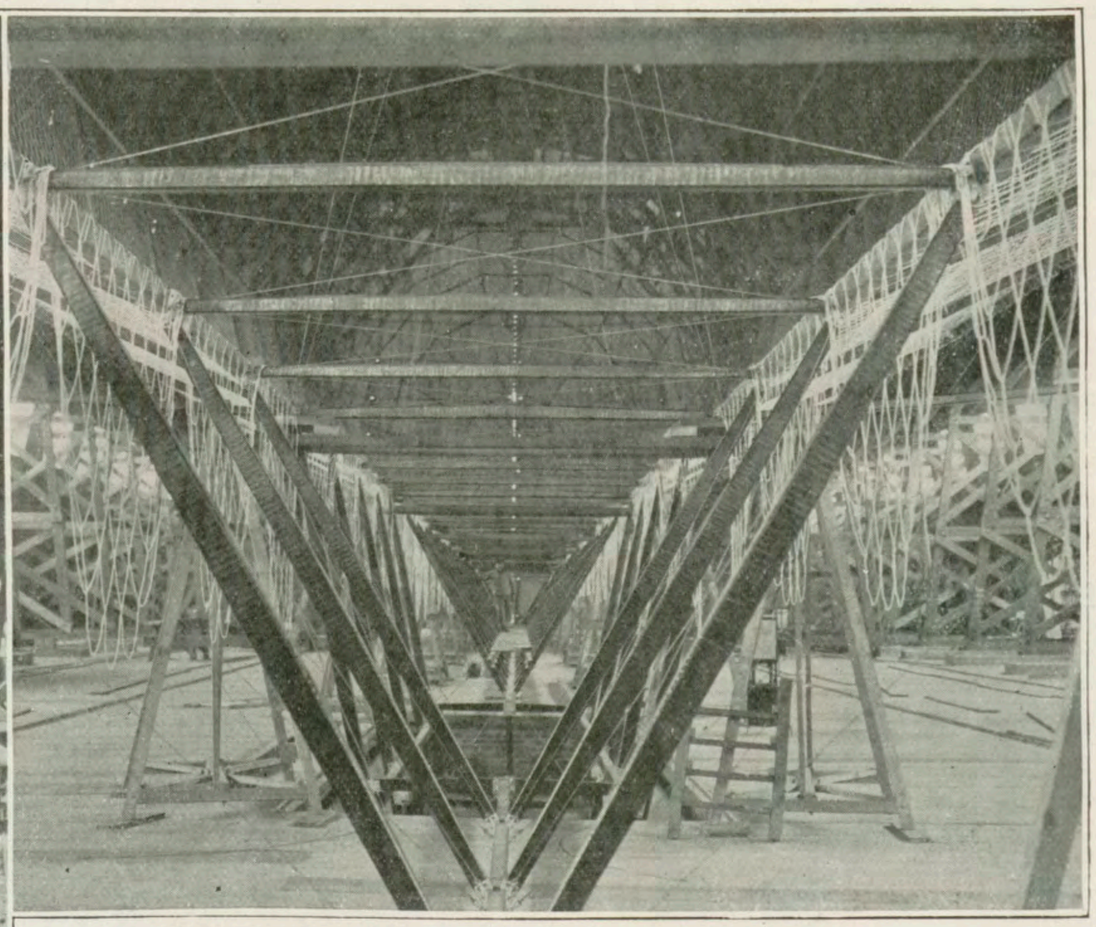
(1) Voir la double page.

LE DIRIGEABLE FRANÇAIS RIGIDE



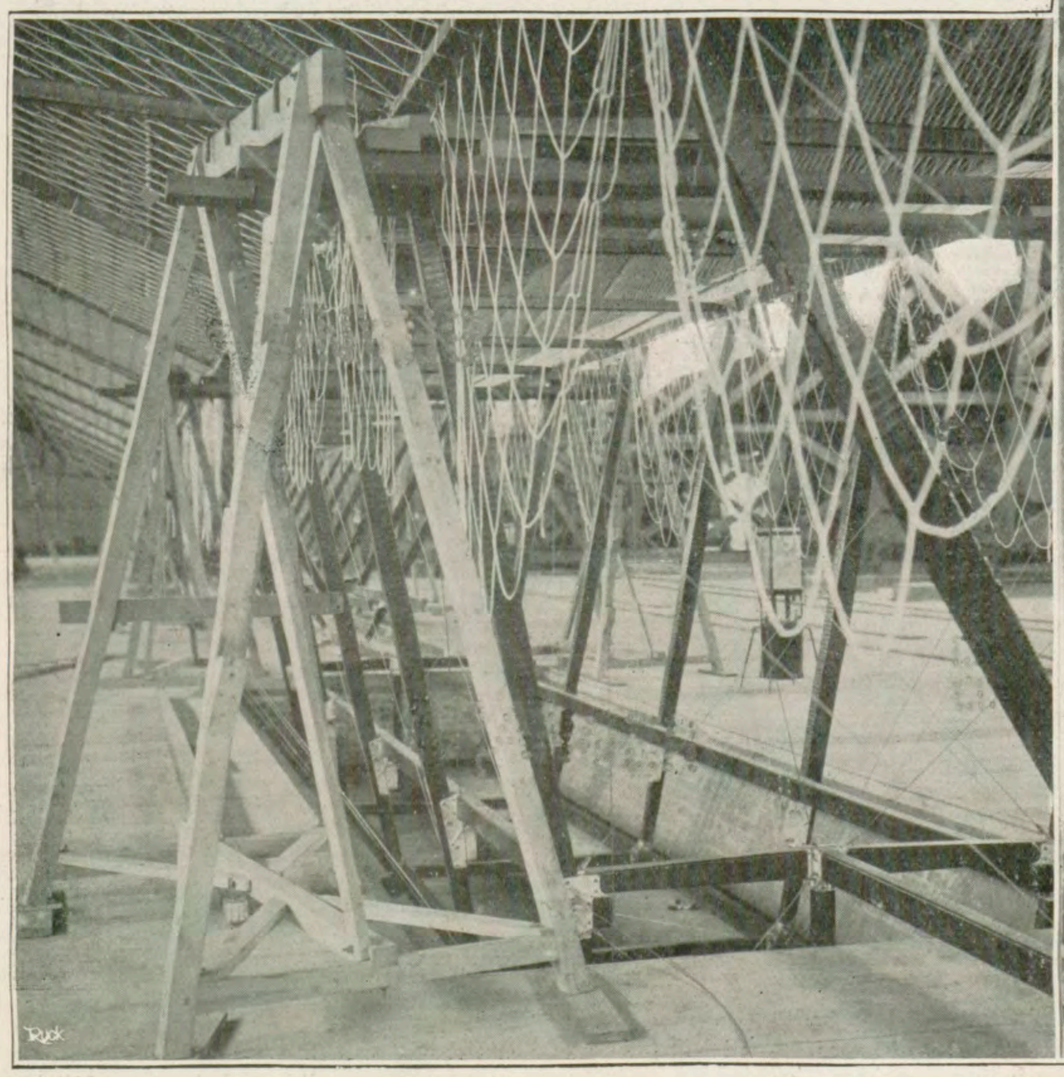
L'ARMATURE VUE DU DESSUS

Le nouveau dirigeable Français *Spiess* qui vient d'être terminé et va faire sa première sortie très prochainement, puisqu'on procède en ce moment à son gonflement, appartient au type rigide.



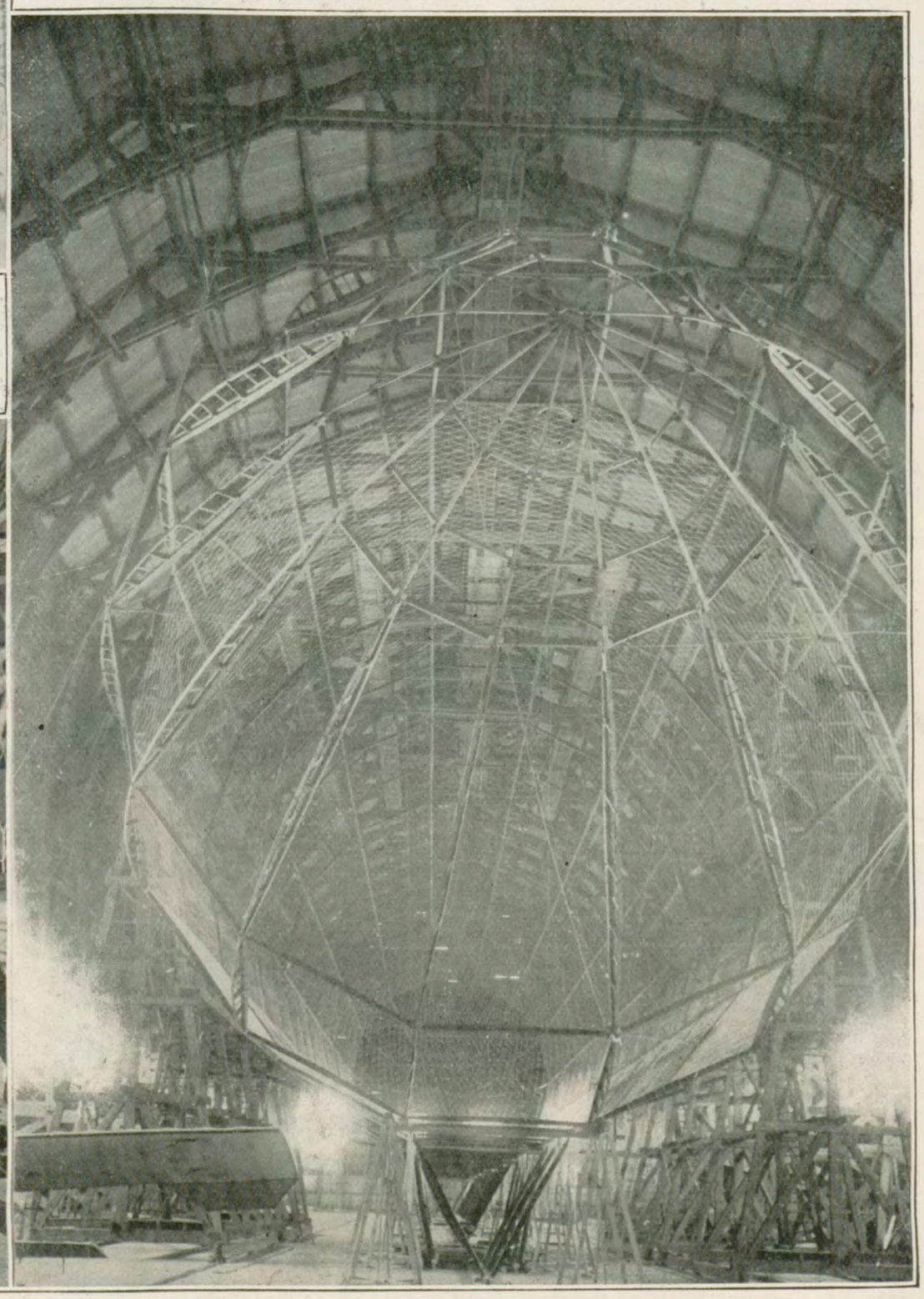
LA NACELLE EN TRIANGLE

C'est il y a une trentaine d'années que les plans de ce dirigeable furent conçus par l'ingénieur Spiess. L'aéronat est muni d'une armature en bois et le ballon est cloisonné comme les Zeppelin.



L'INSTALLATION DE LA NACELLE

Le dirigeable rigide *Spiess* aura 100 mètres de long. Il cubera 10.000 mètres et comportera 10 ballonnets de 1.000 mètres cubes chacun, indépendants.



LA POINTE D'AVANT DU DIRIGEABLE

Dans chaque cellule est un ballonnet. Un grand filet enferme l'armature et les ballonnets, et le tout est recouvert d'une enveloppe en tissu caoutchouté.

SOMMAIRE

Le Championnat de Paris d'Association.. .. Couverture
Le vainqueur de la Coupe Gordon-Bennett photographie son second.. 875
Le dirigeable français rigide 876
Les oiseaux envolés. 877
Après la Coupe Gordon-Bennett, par M. BIENAIMÉ .. 877
Encore second, par ALFRED LEBLANC.. 878
Le Grand Prix renaît de ses cendres, par GEORGES PRADE 878
Les progrès de la Coupe de distance 879
Le Carnet du Sportsman 880
Le football du dimanche. 881
Ce qu'ont vu les lauréats de la Coupe Gordon-Bennett. 882-883
Badoud bat Evernden 884
Les records inutiles, par GÉO LEFÈVRE 885
Réunions dominicales, par JOE BRIDGE 885
Nos joueurs en 1912, par MAX DECUGIS 885
Coup d'œil à l'étranger 886
Le bloc-notes de la semaine.. 887
La prime à l'éleveur, par RENÉ RIONDET.. 888
La fin de la saison de plat, par STUART 888
La semaine à Auteuil.. 889
La Saint-Hubert à la Celle-les-Bordes.. 890
Le coup d'aviron, par LEIN. 891
Le Championnat d'Association 892

ABONNEMENTS COMBINÉS

Parmi les nombreux avantages que nous offrons à nos abonnés, avantages que nous avons groupés dans notre *Carnet Multiprimes*, rappelons la faculté qu'ont les abonnés de la *Vie au Grand Air* de bénéficier d'une réduction de 2 francs sur l'abonnement à chacune des Publications Pierre Lafitte et Cie : *Femina*, *Je sais tout*, *Musica* et *Fermes et Châteaux*.

Rappelons également que le *Carnet Multiprimes*, dont la nouvelle édition vient de paraître, est adressé franco contre toute demande accompagnée d'une bande d'abonnement et de 0 fr. 50 pour frais divers (0 fr. 75 pour l'étranger).

PROPOS D'UN SPORTSMAN

LES OISEAUX ENVOLÉS

La volière a ouvert ses portes, et ses hôtes prestigieux ont pris leur essor. Mais longtemps, leur vision hantera nos cervelles : apocalyptique vision de formes ailées, effilées, faites pour fendre l'onde — aérienne ou liquide — dont on ne sait si elles évoquaient davantage l'oiseau, l'insecte ou le poisson : le martinet, le sphinx ou l'espadon.

Et plus suggestif encore que leur tout, le détail de leur anatomie étalé sous nos yeux, dans ce prodigieux laboratoire de mécanique quasi-animale, que, quinze jours durant, fut notre Grand Palais.

De cette infinie variété de modèles et de types, un caractère pourtant émergeait, souverain : le caractère guerrier symbolisé par les carapaces métalliques, partout présentes, étincelantes. Pour un Donnet-Lévêque, pour un Tubavion qui éveillait des pensers gracieux de fuites verlainiennes, de balancements sur de molles nacelles en des paysages clair-de-lunesques; pour un aérocar qui nous emportait hors du monde, vers des océans de glace et de silence; pour une aviette, une hydraviette, « ridicule et charmante », et touchante, combien de ces terribles machines — genre British warplane — obus-torpilles ailés, faits pour braver le ciel, qui vous imposaient l'idée, l'image du combat! Très manifestemment, dans l'hétérogène volière, l'oiseau qui dominait, c'était l'oiseau de proie; et l'orchestre commettait un contre-sens étrange qui nous jouait des airs de valse langoureux, au lieu de marches et fanfares belliqueuses.

Choses d'hier, déjà! Hier :

Comme une volée
D'aiglons aguerris,
Qu'un bruit de mêlée
A souaain surpris...

l'essaim s'est éparpillé, évanoui vers des cieux divers. Demain, sa remplaçante au Grand Palais, l'innombrable armée des autos, nous ramènera sur la terre. Mais aujourd'hui, et pendant plus d'un jour encore, notre imagination, prise par elles, suivra les envolées, cherchera à percer le mystère de leurs destinées, et se les rappelant captives sous leur prison de verre, à deviner le sort que le libre azur leur réserve, qui est parfois « l'implacable azur » du poète : quelle sera, parmi cette foule énigmatique en attente de l'avenir, celle qui planera victorieusement sur les batailles des hommes; quelle aussi celle qui les engloutira dans une chute stupide? Le rêve prolonge le souvenir.

AÉRONAUTIQUE

Après la Coupe Gordon-Bennett

I. - Comment nous avons gagné.

Dans son plus récent numéro, la *Vie au Grand Air* a bien voulu, en annonçant les résultats de la septième compétition de la Coupe aérostatique Gordon-Bennett, faire une aimable allusion au livre de bord du voyage La Motte-Breuil-Golfe de Riga, que je publiai ici même, il y a exactement un an. Dans ce compte rendu, je ne cachai point mon dépit, et le dépit non moins vif de M. René Rumpelmayer, mon aide et ami, de n'avoir point battu à cette époque le record du monde de la distance. Deux mois après, plus heureux que nous, MM. Emile Dubonnet et Pierre Dupont obtenaient ce résultat par leur raid à Sokolowska. Cette prouesse, à la mauvaise saison, en plein mois de janvier, était trop belle pour ne point mériter nos éloges sans la moindre arrière-pensée, et nous ne pensions guère alors, qu'avant la fin de l'année 1912, une semblable joie sportive nous serait réservée.

Elle est encore plus intense, cette joie, puisque notre bonne fortune nous permit en outre, grâce à ce voyage aérien terminé dans la campagne de Moscou, de remporter la grande épreuve internationale des ballons sphériques. Aussi, du moment que j'acceptai naguère, malgré la déception, de conter le voyage à Riga, je ne saurais me dérober davantage, aujourd'hui qu'il s'agit d'un double succès. Il est vrai que l'on éprouve plus de gêne à conter un succès qu'une désillusion; je n'ignore pas que le « moi » est haïssable. Et, pour tout dire, je ne cédai qu'après bien des hésitations aux instances charmantes de ce journal, vieil ami de tous les sportsmen.

MAURICE BIENAIMÉ.

Nous avons donc quitté Stuttgart dans l'après-midi du 27 octobre, René Rumpelmayer et moi, à bord de la *Picardie*, jaugeant 2.200 mètres cubes. Rumpelmayer est lui-même pilote, un pilote très sûr, très expérimenté, bien que ses lettres de maîtrise soient encore récentes. Il est très brave, mais sa bravoure est parfois un peu effrayante, notamment la nuit, au bord de la mer, en vue des phares, lorsqu'il affirme qu'il n'y a nul danger à tenter l'aventure et que certainement « l'on verra bientôt d'autres phares de l'autre côté ». En toute justice, je dois dire, sans plus tarder, que si notre dernier voyage fut apprécié de la part de nos excellents camarades de l'Aéro-Club de France, une bonne moitié de leurs encouragements revient de droit à cet ami des bonnes et des mauvaises ascensions.

Que l'on me permette de retarder un peu l'essor de la *Picardie* pour adresser aux organisateurs de l'épreuve les félicitations qu'ils méritent. Aussi bien, l'organisation de Stuttggart a été parfaite. On en jugera par deux détails: le gonflement de chaque ballon était surveillé par un commandant et deux autres officiers; les canalisations provisoires avaient été soudées au plomb! Le roi de Wurtemberg suivit avec intérêt le départ des dix-neuf concurrents, et lorsque la *Picardie* ouvrit l'épreuve, ainsi que l'avait décidé le tirage au sort, la *Marseillaise* — la *Marseillaise* en Allemagne! — emplit l'aérodrome de son admirable chant.

Le vent était, près du sol, presque nul. Pendant une demi-heure, nous avons surplombé notre point de départ. J'étudiai avec ferveur une carte météorologique indiquant naturellement les dépressions. L'examen des lignes isobares me donna l'espoir d'être plus tard emporté vers l'est si je gagnais une altitude convenable, c'est-à-dire la haute atmosphère. Je n'ai pas eu à me repentir d'avoir pris une telle résolution.

J'égrenai le quart de l'un de mes vingt-neuf sacs de lest. La *Picardie* monta à 1.200 mètres et trouva un courant S. O.-N. E.

La première nuit fut magnifique. Nous nagions dans une atmosphère pure, baignée de lune. Au matin du 28 octobre nous aperçûmes Chemnitz et à 8 h. 1/2, seize heures après notre départ, nous passions sur Dresde. La vitesse était faible: 25 kilomètres à l'heure.

L'altitude augmenta forcément au soleil. J'équilibrai le ballon à 3.000 mètres, où la direction se modifia légèrement et heureusement. Nous allons maintenant vers l'E. N. E. A 11 h. 45, nous traversons la Sprée; à midi 15, l'Oder.

Au coucher du soleil, je laisse la *Picardie* descendre et guideroper un moment, afin de reconnaître le pays. Les paysans, interrogés en allemand, ne nous comprennent pas. Nous sommes certainement en Pologne russe. Nous remontons à 2.000 mètres pour y passer la seconde nuit pendant laquelle nous avons oscillé entre 2.000 et 4.000 mètres, longé les vallées du Narew et du Niemen et coupé la voie ferrée qui va de Vilna à Varsovie, dont nous aperçûment les feux à 10 heures. La vitesse avait considérablement augmenté. Pendant un temps assez long, un train ne put nous dépasser. Le froid était vif. Thermomètre : — 12°.

Le 29 octobre, à 4 heures du matin, le temps se gâte, de gros nuages nous rattrapent. Une grosse pluie fouette le ballon, et je ne dispose bientôt plus que de 5 sacs de lest. La véritable lutte commence pour n'atterrir que le plus tard possible.

Tous les objets que nous pouvons jeter en guise de lest sont réunis dans un angle de la nacelle : cône-ancre, bâches, bouteilles, provisions etc. Dans la soute, nous enfermons nos pardessus, un revolver, notre seule arme, et une boîte de conserve. Puis la soute est descendue sous la nacelle afin d'adoucir le choc à l'atterrissage. Nous pourrons encore nous alléger, à ce moment critique de deux tubes d'oxygène.

Pendant ces préparatifs, le temps est devenu franchement mauvais et se refroidit un peu trop à notre gré. Voici la neige, une vraie tempête, accompagnée d'un vent formidable, le véritable chasse-neige russe. L'équilibre est déplorable, mais nous tenons ainsi jusqu'à l'après-midi.

A 1 h. 30, plus de lest. Il faut descendre sans lest, de 3.000 mètres! Le choc est dur, très dur. J'avais arraché le panneau de déchirure à 10 mètres du sol, mais le ballon, emporté par la tourmente, traverse une prairie en remorquant la soute qui bondit derrière nous. Il traverse encore une rivière gelée, une deuxième prairie, une deuxième rivière gelée et s'éventre enfin sur un rideau d'arbres, tout près de la dernière berge. Nous avons traîné, talonné pendant 800 mètres. Rumpelmayer a eu une épaule légèrement luxée par le heurt le plus sévère.

Des paysans se trouvaient là, qui s'abritaient de la bourrasque derrière des meules. J'estime que la vitesse du vent était beaucoup plus grande que lors de notre atterrissage à Riga, où il atteignait cependant 110 kilomètres à l'heure. Le froid était terrible: — 16°. Les paysans se montrèrent très obligeants; ils coupèrent plusieurs arbres pour dégager le ballon et nous procurèrent trois voitures qui nous conduisirent ainsi que le matériel, à Rybnoye, chez un officier de police dont la femme parlait le français.

L'officier de police nous demanda nos passe-ports, confisqua notre revolver et nous invita fort aimablement à dîner. A 10 heures, un agent nous conduisait à l'hôtel de Riazan où nous fûmes fêtés par de nombreux étudiants qui connaissent notre langue, nos écrivains, et se tiennent parfaitement au courant des choses de l'aéronautique française. Je les soupçonne même d'être un tantinet révolutionnaires; ils supportent du moins assez mal l'autocratie. Mais leur accueil nous a prouvé une fois de plus à quel point la France est aimée en Russie. Lorsque nous partîmes pour Moscou, un russe nous apporta dans notre wagon deux petites statuettes représentant Napoléon Ier et Alexandre Ier ; le cri de « Vive la France ! » retentit plusieurs fois, poussé sur le quai par un nombreux public assistant à notre départ, et, quand le train se mit en route, je lus avec émotion la lettre que m'avait remise le chef de gare, de la part d'une institutrice ;

Excusez-moi que j'ai dit à vous la souhait de nos paysans. Il sont très sauvages les ours de la Russie. Je suis la maîtresse du peuple à l'école de la village Rybnoye et j'avais beaucoup désagréable dans les affaires, avec des paysans, mais j'aime de tout mon cœur les enfants de ces paysans — mes élèves. Ils sont si pauvres, si petits !

Je désire à vous tous biens : bon voyage, bonne et heureuse retour à la maison. J'aime votre jolie France, votre langue ! Que Dieu vous gardera ! L'oubliez jamais que la Russie et la France sont des amies et moi je suis aussi l'amie de vous. Je garderai toujours le souvenir du jour de notre rencontre.

Toujours votre amie :

ALEXANDRINE POBEDINSKY.

Trop timide, l'institutrice n'avait osé nous remettre elle-même — encore qu'elle nous eut servie d'interprète — ces quelques phrases touchantes, naïves et charmantes.

Moscou nous réservait l'accueil le plus chaleureux. M. Robert Fulda, président de la Commission

aéronautique de l'Aéro-Club Impérial, et apôtre en Russie de l'idée aérienne, prononça, au cours des diverses réceptions, des toasts dont je ne perdrai pas le souvenir. M. Fulda nous a promis formellement que l'année prochaine, un ballon russe s'envolerait de Paris le jour de la huitième compétition de la Coupe Gordon Bennett.

C'est à Moscou que nous parvint le bulletin de victoire, si l'on me permet cette expression, et nous eûmes la bonne, l'excellente surprise de retrouver à l'hôtel où nous étions descendus, nos camarades et concurrents Alfred Leblanc et Welby Jourdan.

La distance à vol d'oiseau parcourue par la *Picardie* en 46 heures, atteint 2.200 kilomètres.

MAURICE BIENAIMÉ.

II. — Encore second !

J'écris ceci à Paris, reposé, dans mon appartement tiède, mais il me semble parfois qu'une secousse de troïka va me précipiter de mon fauteuil ! Que les destins vous préservent des troïkas, du moins dans les régions privées de routes où ces voitures primitives s'aventurent, le plus naturellement du monde, à travers champs, lorsqu'elles ne coupent pas les forêts en suivant des sentiers à peine tracés ! Leur nom évoque en moi le souvenir le plus pénible du bizarre voyage que je viens d'exécuter en compagnie de Welby Jourdan.

Après une ascension de quarante-cinq heures, dont trente passées au-dessus de la mer de nuages, nous avons atterri dans une forêt située entre Kaluga et Serpoukow, lorsque le ballon eut suffisamment servi de hochet à un vent fou, chargé de neige. Comme j'étais à bout de lest, nous avons plongé souvent, trop souvent, entre les arbres, d'où nous rebondissions pour nous immerger de nouveau parmi les branches, un peu plus loin. Ce fut enfin la clairière où se termina, grâce au panneau de déchirure, l'étrange et brutale promenade en forêt, au cours de laquelle mon aide fut légèrement blessé à la tête. J'ajoute que la descente ressembla plutôt à une chute à travers des remous, des courants contraires qui faisaient désagréablement claquer l'étoffe du ballon.

ALFRED LEBLANC

Hors de la nacelle, nous apercûmes une hutte, d'où un bûcheron et sa femme nous observaient, épouvantés. Apprivoisé par le clair et joyeux tintement de quelques roubles, l'homme s'en fût à la recherche d'autres indigènes qui plièrent le ballon et le hissèrent sur une troïka. Une autre voiture reçut la nacelle un peu démolie par les chocs. Enfin une troisième troïka, escaladée par l'équipage de l'*Ile de France*, compléta la caravane qui se dirigea lentement et péniblement sur Pouga, le village le plus voisin.

Tandis que nous étions odieusement secoués par les ornières ou les emblavures, tout en me cramponnant tant bien que mal, je songeais surtout au classement de l'épreuve. J'ai pris part à sept compétitions de Coupes Gordon-Bennett; à deux reprises dans la Coupe d'Aviation, où je fus deux fois second en battant les records jusqu'au 97e kilomètre; à cinq reprises dans la Coupe aérostatique, où je remportai trois fois la seconde place. Hélas ! je devais être second une quatrième fois dans l'épreuve réservée aux ballons sphériques, et l'on me permettra d'anticiper un peu pour déplorer la fatalité qui me range, avec une régularité déplorable, après le vainqueur ! Mais sur la troïka tanguante et roulante, mon espoir était vivace. J'analysai l'ascension avec Jourdan. Ce petit travail de mémoire tranquillisa notre conscience en éveil. N'avions-nous par cherché et trouvé le bon courant vers l'est, tenu jusqu'à bout de sable, après nous être débarrassés de tout ce qui pouvait être jeté ? Et j'essayai de relire les notes griffonnées là-haut, sur le livre de bord, que je résume :

27 octobre. — Il est 9 heures du soir. Nous sommes partis à 4 h. 30, et voici Neustadt, à droite. Altitude : 1.200 mètres.

9 h. 30. Des nuages passant sur la lune, nous indiquent que le courant supérieur est plus rapide. Montons à 1.500 mètres. A 11 h. 40, traversons le Main.

28 octobre. — Minuit 15. La mer de nuages. 4 h. 30, 1.600 mètres. Equilibre. Il reste 8 sacs sur les 19 emportés de Stuttgart.

6 h. 30. Le soleil émerge, nous aspire doucement. Très loin, trois ballons.

7 h. 40. 1.850 mètres. La mer de nuages nous cache la terre, mais nous repérons, grâce à une chaîne de montagnes à droite. Devons être à hauteur de Dresde.

Midi 15. Breslau, à droite. Quelques éclaircies dans la mer de nuages, que nous dépassons. Equilibre à 3.500 mètres.

2 heures. Lentement en descente. Nous débarrassons de tout objet inutile.

4 heures. Guideropons. Entrons en Pologne. Ne disposons plus que de trois sacs.

8 heures. Pour éviter la mer Baltique, montons un peu, laissons un phare à gauche. Allons vers nord-est. Mer de nuages. La nuit se passe sans jeter de lest, à l'altitude moyenne de 700 mètres. Evaluons la vitesse à 50 kilomètres à l'heure.

29 octobre. — Au lever du soleil, il neige. Montons néanmoins à 1.500 mètres. A 11 heures, 2.500 mètres ; à midi, 3.500 mètres. Ignorons notre situation, n'ayant pas aperçu la terre, depuis la veille, à 11 heures du soir. La neige augmente nos surcharges. L'atterrissage est imminent.

1 h. 18. Atterrissage extrêmement violent, près de Pouga, à 2.000 kilomètres environ de Stuttgart.

Ce livre de bord ne saurait oublier de mentionner la vaillance, l'énergie de mon aide Welby Jourdan, collaborateur précieux, qui mérita déjà les éloges de notre ami Léon Barthou, dont il fut le second lors du dernier Grand Prix de l'Aéro-Club Français. Ce devoir accompli, je reprends la suite de nos aventures terrestres, au cours desquelles la conversation, avec les naturels, fut remplacée par une mimique éperdue, souvent pénible.

La nuit était complète lorsque, à 5 heures du soir, nous arrivâmes à Pouga, chez un villageois bossu, dont l'isba nous parut la plus propre et la plus confortable du village. Cet hospitalier bossu venait de tuer un cochon. Nous le surprîmes en train de fabriquer des saucisses. Sa femme, assez jolie, ma foi, revêtit pour nous recevoir, sa plus belle robe. Mais si l'hôtesse nous invita très gracieusement à dîner, elle ne put, en guise de lit, que nous offrir quelques planches. On dort très bien sur la planche, même privé de matelas et de couvertures, lorsque l'on a tenu l'atmosphère deux jours et deux nuits sans fermer l'œil. Et Jourdan m'avoua avoir dormi d'une seule traite, sans rêves.

Le lendemain matin, nouveau, terrible et long voyage en troïka. Il nous fallait franchir 75 verstes, soit 80 kilomètres, pour gagner la gare de Serpoukow. Ce voyage débuta à 8 heures. Premier arrêt à 30 verstes de Pouga, au bureau d'un chef de police qui nous invita à déjeuner. Puis, nous continuâmes notre route après avoir pris congé du bossu gratifié, à sa grande joie, de l'un de nos fusils. Ce bossu, très débrouillard, a singulièrement facilité notre retour.

A 6 heures, halte dans une auberge sinistre. Les roues des troïkas demandent à être graissées. On les graisse. Nous repartons à 6 h. 30.

A 10 heures, les deux roues arrière de la troïka transportant le ballon se détachent de la voiture. Il faut réparer la troïka. On la répare.

A 2 h. 30, le lendemain matin, c'est-à-dire dix-huit heures et demie après notre départ de Pouga, les damnées troïkas, après avoir franchi combien de fossés, de champs et de gués, stoppent devant la gare de Serpoukow. Nous sommes brisés ! Je comprends pourquoi les roues des troïkas se détachent. Comme elles sont excusables !

Nous attendons, dans la gare, jusqu'à 6 h. 30, le train qui nous débarquera enfin, quatre heures plus tard, à Moscou, où nous retrouverons avec joie Maurice Bienaimé et René Rumpelmayer.

Au cours des chaudes réceptions de l'Aéro-Club Impérial, j'ai eu la bonne fortune de rencontrer également plusieurs aviateurs qui furent mes élèves à l'aérodrome de Pau.

Je pense déjà, en terminant la relation de cette randonnée au-dessus des terres allemandes, prussiennes, polonaises et russes, à la compétition prochaine dont le Jardin des Tuileries verra le départ. Qui sait ?... Je serai peut-être encore second !

ALFRED LEBLANC.

Poignée de nouvelles.

M. Fallières, président de la République, a donné 5.000 francs pour la souscription nationale en faveur de l'aviation.

— Dimanche dernier, ont été célébrées les obsèques de Mme Besançon, mère de M. Georges Besançon, secrétaire de l'Aéro-Club.

— Afin d'apporter les renseignements nécessaires à l'Aéronautique militaire, le colonel Vidal, sous-directeur du Service géographique de l'armée, le capitaine Etévé, les lieutenants Battini, Chevreau et Massol ont été désignés par M. Millerand, ministre de la Guerre, pour faire partie de la Commission de cartographie de l'Aéro-Club.

AUTOMOBILE

Le Grand Prix renaît de ses cendres

Bravo l'A. C. F.

Nous n'avons pas marchandé les reproches à l'A. C. F. pour sa tactique bizarre, à propos du Grand Prix de l'Automobile, tactique qui aboutit fatalement, comme nous l'avions fait prévoir, dans un récent article, à la mise au tombeau de l'épreuve infortunée.

En effet, le jour de la clôture des engagements, il n'y en eut pas quarante, comme on l'avait exigé, il n'y en eut pas même vingt, il y en eut seize. Donc, le Grand Prix était mort.

Mais la Commission Sportive, cette fois, ne s'est pas laissé faire, et, dans une charge à fond de train, furieuse et sabre au clair, au sein des éléments rétrogrades du Comité, elle a ramené la victoire sous nos drapeaux et fait décréter : 1° Que les engagements du Grand Prix seraient reçus jusqu'au 31 décembre, d'une part ; 2° Et que, d'autre part, quel que soit le nombre des engagements, l'épreuve se disputerait.

Bravo l'A. C. F ! C'est de bonne tactique.

Poser la nécessité inéluctable d'un fait, dire : on courra avec ou sans vous, cela supprime, par avance, toutes les combinaisons, dont la seule raison d'être est : on ne courra pas.

On courra. Et je suis certain que, bien que cette date de clôture soit encore un peu bien prématurée, il y aura, cette fois, des masses d'engagements.

Nous avions, dans notre dernier article, chaudement félicité le journal l'*Auto*, d'avoir su imposer sa coupe, celle des Trois Litres, par son habileté et sa volonté. Dans la semaine qui suivit, cette volonté, pour être un peu trop apparente, fut peut-être moins habile. On m'a dit que l'article de notre confrère, paru le lendemain de l'échec d'engagements du Grand Prix et affirmant, avec raison, d'ailleurs, le triomphe de l'épreuve, avait été l'un des arguments qui ont pesé le plus sur l'esprit du comité, ou tout au moins de la partie de ce comité qui est la moins sportive. On leur a dit : Voyez. Et on leur a fait un peu honte.

Si c'est vrai, et ce doit l'être, car c'est trop humain, pour n'être point vrai, notre confrère aura rendu un réel service à la cause du sport automobile.

Il paraît que l'article de la *Vie au Grand Air* fut aussi de quelque poids, à la façon dont en parlèrent ceux-là même qui combattirent et triomphèrent pour la bonne cause. Ils purent victorieusement dire : Voilà ce que penseront et pensent déjà de nous, ceux qui nous ont toujours soutenu et demandent encore à nous soutenir chaque fois que nous faisons œuvre utile et que nous remplissons notre rôle, qui, de par notre situation, est un devoir.

Tant mieux encore, et nos éloges iront, comme auront été les reproches, sans marchander, à tous les membres de la Commission Sportive qui ont gagné là une de leurs belles batailles et qui ont montré qu'on pouvait leur faire crédit de confiance. Sur le terrain, comme organisateurs, ils avaient fait leurs preuves, ils viennent de se révéler, ce qui est plus difficile bien souvent, pour des hommes d'action, grands tacticiens autour d'un tapis vert.

Bravo !

GEORGES PRADE.

Poignée de nouvelles

Dans le Palais du Cinquantenaire, à Bruxelles, du 11 au 22 janvier prochain, se tiendra « le Salon Automobile Belge ».

— L'Exposition automobile de New-York se tiendra du 11 au 18 janvier 1912 à Madison Square Garden et Grand Central Police.

— Du 2 au 11 janvier, à l'hôtel Astor, à New-York, Salon annuel des voitures d'exportation : trois marques françaises y exposent.

Notre numéro de Noël

C'est le 7 décembre, que paraîtra le numéro de Noël de la Vie au Grand Air. *Cet album est chaque année impatiemment attendu par tous nos lecteurs. Nous espérons que celui de cette année les satisfera plus encore que les précédents.*

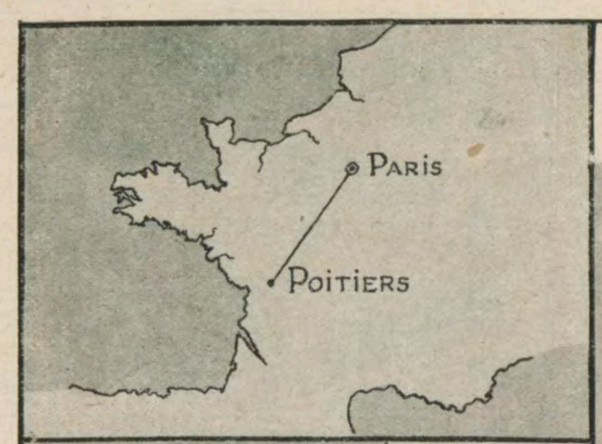
La couverture en trois couleurs est signée Orazi et les deux doubles pages sont dues au peintre Jean Lefort.

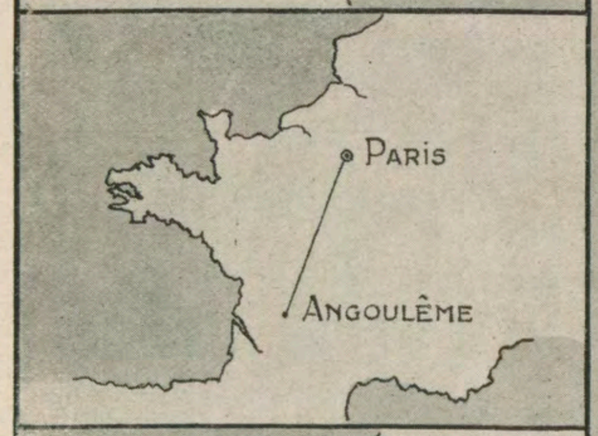
Continuant notre série de hors-texte, nous en consacrerons huit en trois couleurs, aux plus grands champions de l'année, et nous donnerons en outre onze portraits de célèbres sportsmen.

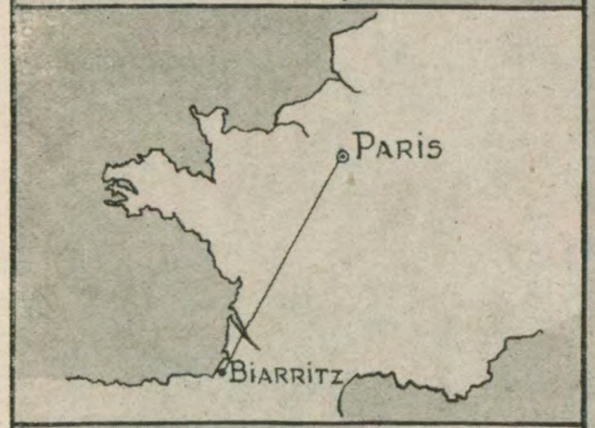
Enfin, quatre articles compléteront ce sensationnel numéro : ils ont pour auteurs Roland Garros, Georges Boillot, Jean Bouin et Lucien Petit-Breton.

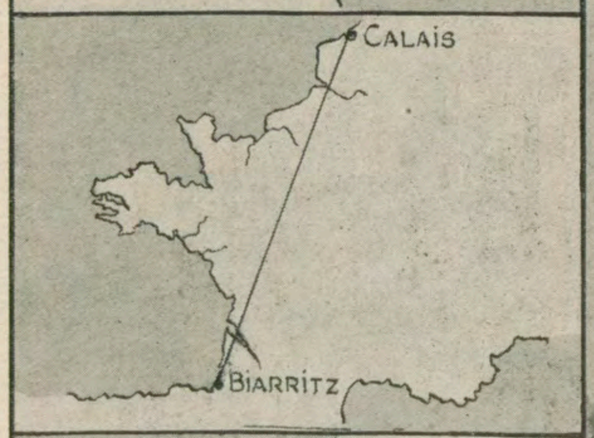
La semaine suivante, la Vie au Grand Air *publiera un important supplément sur le Salon de l'Automobile.*

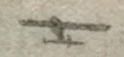
LES PROGRÈS DE LA COUPE DE DISTANCE









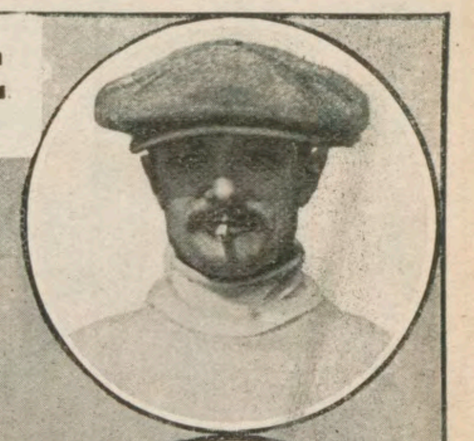


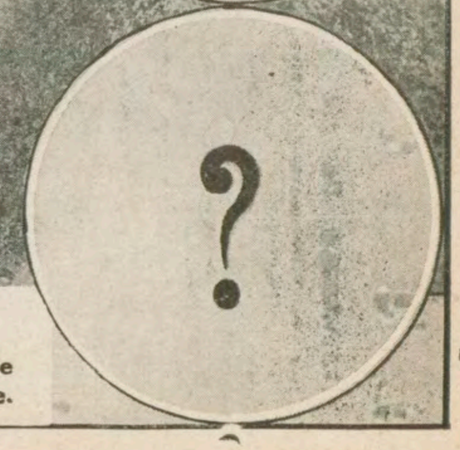
293 K

394 K

656 K

852 K 300





DE 293 KILOMÈTRES, LE RECORD DU VOL EN CROSS COUNTRY EST PASSÉ A 852 KILOM. 300.

La Coupe de distance comprend six primes semestrielles. Fondée le 31 octobre 1910, elle prendra fin le 31 octobre 1913. Le prix de 7.500 francs est attribué à l'aviateur ayant parcouru, au cours du semestre, le plus grand parcours en ligne droite à travers la campagne.

LE CARNET DU SPORTSMAN

CALENDRIER DE LA SEMAINE

DIMANCHE 17 NOVEMBRE. — *Cyclisme.* — Championnat du gagne petit.

DIMANCHE 17 NOVEMBRE. — *Cyclisme.* — Réunion au Palais des Sports.

DIMANCHE 17 NOVEMBRE. — *Football rugby.* — Match Stade-Racing.

DIMANCHE 17 NOVEMBRE. — *Hippisme.* — Auteuil. (Prix Montgomery).

JEUDI 21 NOVEMBRE. — *Hippisme.* — Courses à Auteuil.

SAMEDI 23 NOVEMBRE. — *Fooiball Rugby.* — Edimbourg ; Ecosse contre Sud-Afrique.

SAMEDI 23 NOVEMBRE. — *Boxe* — Soirée au Wonderland.

Les morts vont vite... les journalistes encore plus.

Nous sommes vraiment heureux d'avoir donné la liste des victimes de l'air, car cette publication nous a permis de remettre au point certains renseignements qui, donnés par les journaux, manquaient parfois d'exactitude. Les correspondants avaient enterré les blessés, cela donne plus d'intérêt à leurs communications et des pilotes enterrés par eux se portent aujourd'hui à merveille. Aussi sommes-nous très reconnaissants aux lecteurs qui ont bien voulu collaborer à notre travail en nous adressant des rectifications. C'est le seul moyen d'arriver à élaborer la seule liste véritablement exacte et nous espérons maintenant la posséder sans la moindre erreur.

Voici les corrections à apporter au martyrologe :

Les Allemands Paul Senge, qui avait été « tué » par les gazettes, le 7 septembre 1911 et Schlegel, victime du même pessimisme le 24 juin 1912, se sont remis de leurs blessures et se portent à merveille. Le nombre des victimes est donc de 232. Mais ce chiffre, loin de décourager les aspirants pilotes, doit leur donner de l'énergie, ceux qui tombent devenant de moins en moins nombreux et constituant une infime minorité lorsqu'on songe au chiffre des kilomètres quotidiennement parcourus dans le monde entier.

Projets d'aviateurs.

Les prouesses arrêtées par le Salon vont reprendre : un pilote veut battre le record de hauteur et espère monter à 6.000 mètres; un autre veut tenter les records de vitesse avec un 100 chevaux, un troisième les mêmes records, mais avec un 160 chevaux. L'hiver n'arrêtera pas nos champions ! La passion de l'aéroplane est plus forte que tout !

Alors, Papke est-il oui ou non disqualifié ?

On se souvient que Billy Papke avait été disqualié par le Comité de Boxe de New-York pour rupture de contrat lors d'un match avec Fred Mantel, avant son départ pour la France. Extension de la peine avait été réclamée par les sportsmen New-Yorkais aux autres pays s'occupant du noble art. Mais étant donné que depuis longtemps; Billy Papke avait signé un contrat avec le Wonderland pour rencontrer Georges Carpentier, la Fédération française des Sociétés de boxe autorisa les organisateurs à donner le combat. Les frais engagés, le tort produit l'avaient encouragé à agir ainsi.

Evidemment on pouvait opposer quelques objections : dans aucun autre sport, on n'aurait admis ces restrictions et l'homme disqualifié l'est immédiatement quels que soient ses engagements. Mais nous aurions été privé d'un beau match et, par égoïsme, personne ne songea à protester.

Toutefois, il était entendu que ce serait la seule exhibition de Billy Papke à Paris, tant qu'il serait sous le coup de sa disqualification. Or, on ne parle que de combats à lui faire disputer avec Klaus, Bernard, etc..

Que devons nous penser ? Nous demandons des éclaircissements.

La vie qui n'est pas au grand air.

Au record de Pouliguen, si contesté malgré son homologation, opposons celui de Hooper qui plongea sept fois à soixante mètres en vue des côtes du Brésil et qui resta 42 minutes sous l'eau. Il est vrai qu'il était muni d'un scaphandre, mais son temps n'en constitue pas moins un record. A ce titre, il valait d'être cité.

Où le dessinateur n'a pas le plus beau rôle.

Pour le prochain Salon de l'Automobile, les intéressés décident de mettre l'affiche au concours.

De nombreux concurrents se mirent sur les rangs, parmi lesquels une première sélection fut faite de suite et un certain nombre de projets restèrent pour être présentés aux membres de la Chambre syndicale, derniers juges en l'occurrence.

Un des concurrents favoris, qui a d'ailleurs fait plusieurs affiches pour d'autres Salons, avait soumis une maquette qui, pour n'avoir rien de sensationnelle, n'était pas trop déplaisante, et on allait peut-être lui accorder la palme quand soudain l'un des membres du jury s'écria :

— Il me semble avoir déjà vu cela quelque part, mais je ne sais où. Ah ! si, attendez-moi un instant.

Il fit un saut jusque chez lui et rapporta une revue américaine, où le jury put voir le modèle exact qui avait servi au dessinateur. Ce dernier n'avait fait que calquer *servilement* le dessin sans y changer une ligne !

Inutile de dire que son projet lui fut renvoyé avec tous les honneurs ! Mais il va proclamer partout que le résultat du concours était connu avant même qu'il soit institué.

La cravache royale du jockey Foy.

Le roi d'Angleterre a offert au jockey Foy, qui vient de monter trois gagnants portant les couleurs royales, une cravache à manche d'or portant, gravés, les noms des trois vainqueurs.

— Et il reste de la place, fit remarquer le roi au jockey, pour en graver encore bientôt plusieurs autres.

La selle fugitive du jockey frileux.

L'incident est curieux qui se produisit la semaine dernière aux courses de Saint-Cloud : un jockey perd sa selle et se représente aux balances avec le poids suffisant; il avait, il est vrai, avant la course et pour se préserver du froid, revêtu un chandail de laine dont le poids pouvait compenser celui qu'il avait perdu en course.

De toutes façons, les preneurs d'Ormuzd, que montait ce jockey, n'ont pas de chance. Battu de peu, malgré la difficulté pour Sharpe de trouver un point d'appui suffisant après la perte de sa selle, le cheval finit de telle façon que sa victoire était certaine sans incident. Mais, d'autre part, ses partisans auraient-ils été aussi nombreux s'ils avaient connu la surcharge que son jockey lui faisait porter, et s'il avait gagné n'aurait-on pu arguer, après le pesage du cavalier, d'un excédent de poids trop considérable et qui imposait le distancement ?

Les preneurs d'Ormuzd gagnant auraient eu alors une désillusion assez semblable à celle que connurent, il y a quelques années — pour des causes cependant différentes — les preneurs de la Comelle qui gagna à Compiègne avec le poids qu'elle devait porter et fut cependant distancée.

Une prime sera offerte à celui qui comprendra.

Certains correspondants de quotidiens sont-ils de délicieux humoristes ou de simples ignorants ? La question est pendante et nous serions sincèrement reconnaissants à ceux de nos lecteurs qui pourraient nous éclairer à ce sujet d'abord et ensuite à ceux qui seraient capables de nous expliquer ce que signifiait cette « nouvelle en trois lignes » publiée l'autre jour dans un de nos confrères sportifs :

Angerville exagère. Les gendarmes, profitant des pavés qui empêchent la bonne allure, relèvent les numéros des autos en arrêtant les cyclistes dont le grelot ne tinte pas.

Non, vraiment, je ne peux pas comprendre. Quelle affreuse situation que la mienne ! Serait-ce de l'esperanto ?

Le perruquier devient directeur de vélodrome...

Le fameux stayer Nat Butler, qui entre autres records semblait devoir battre celui de l'ancienneté comme coureur et qu'on appelait le perruquier, non point parce qu'il était chauve, vient de se retirer de la piste. Il devient directeur de vélodrome avec un associé, à Boston.

Gageons qu'à voir courir les autres, le désir lui reviendra de se remettre encore en selle.

Même quand on a été « l'Etrangleur », il faut bien vivre !

Vous n'êtes pas sans vous rappeler notre vieille connaissance, Shackman, surnommé l'Etrangleur, qui faisait la joie des tournois de luttes, quand ceux-ci n'avaient pas encore conquis leur brevet officiel du plus pur *chiqué*. Vous vous étiez peut-être demandé ce qu'avait pu devenir ce sympathique sauvage qui, d'ailleurs, dès le rideau baissé, devenait le plus doux des hommes ?

Eh bien ! soyez satisfaits. Comme le métier de lutteur ne nourrit plus celui qui le pratique, Shackman fait maintenant les poids. Et il se livre à ses exercices sur les places publiques.

Grandeur et décadence, pensez-vous ? Que non !

Aux questions que je lui posai l'autre jour, il me dit se faire ses deux louis par jour, plus, dit-il, qu'il n'avait jamais gagné, même quand il passait une prise de bras à l'américaine à notre Paul Pons national.

Et, à ce moment, comme la foule s'arrêtait et sur un signe de l'ancien lutteur, un vieil orgue de Barbarie entamait la *Valse bleue* et lui préludait à son boniment journalier !

A quand le championnat de luttes en plein vent ?

Un Championnat philatélique.

Le seul mot de championnat éveille des images belliqueuses. Voilà cependant un championnat bien pacifique, encore qu'il excite de vives passions. Il doit se disputer à l'occasion du « Jubilee international stamp Exhibition » qui s'ouvrira, le mois prochain, à Westminster (Londres). Ne croyez pas qu'il s'agisse d'un petit événement de rien du tout. Des engagements ont été reçus de toutes les colonies et des Etats-Unis : Ce n'est pas, non plus, le premier événement du genre. Il y a six ans, déjà, deux tournois analogues « The Earl of Crawford and Balcarres », enlevait la première place dans la section de l'Empire britannique, pour ses timbres d'origine coloniale ; tandis que M. H. G. Crocker, le philatéliste de San Francisco, recevait la Coupe offerte à la plus belle collection étrangère. Et, entre parenthèses, c'est même à cette circonstance qu'il dut de sauver sa rare série de timbres havaïens, envoyée à Londres, du tremblement de terre qui engloutit le reste de ses trésors en papier : bien des milliers de livres sterling !

C'est égal, écoliers qui échangez, sous l'œil du maître, des timbres-postes, vous ne vous doutiez pas que votre innocente manie put faire l'objet d'un championnat du monde.

D'anciens ministres, sportifs, volent avec Hélen.

C'est un signe des temps !

Dimanche dernier, à Villacoublay, le populaire aviateur, Emmanuel Hélen, a mis un nouvel exploit à son actif. Il a emmené dans son appareil, tour à tour, deux anciens ministres ou presque, pour l'un d'eux : MM. Cruppi et Dujardin-Beaumetz. Ce fut un gros succès de voir Hélen qui pèse déjà un poids respectable, emmener dans les airs, l'ancien sous-secrétaire d'Etat qui pèse un poids respecté. Les deux notabilités politiques de la France se déclarèrent enchantées des merveilleuses randonnées que leur fit accomplir le très remarquable pilote.

— C'est le plus beau vol auquel j'aie assisté, affirma M. Dujardin-Beaumetz.

— C'est vrai, déclara à part un loustic, il n'était pas là pour la Joconde !

Où le retardataire est récompensé.

L'ancien champion cycliste, Poulain, est parti au régiment. Il a rejoint son corps l'autre jour... pour demander huit jours de permission. D'ailleurs ce congé lui fut aussitôt accordé, tant il était demandé de façon affable et polie.

Eu égard à l'âge vénérable, pour un simple soldat qui n'est pas réserviste, de Poulain, ses officiers ne purent lui refuser cette semaine de loisirs.

L'ex-fameux sprinter, pour charmer la population de sa garnison et prouver l'injustice du ciel qui avait empêché qu'on le versât dans les troupes d'aviation immédiatement, voulut retourner à Cherbourg en aéroplane. Mais si le pilote propose, le moteur dispose, et il dut s'arrêter en cours de route à Evreux.

Satané Poulain ! il reste toujours en panne pour les obligations militaires !

Nouvelle à la main.

Un de nos meilleurs pilotes d'aéroplane ne conduit son auto qu'avec une prudence exagérée et il vient de faire poser un parapet au pont... arrière de sa voiture, de peur qu'elle ne tombe dans la Seine !

— Et pourtant, si cela lui arrivait, il n'aurait qu'à se cramponner à son flotteur... de carburateur !

JOKER.

RESULTATS TECHNIQUES

DU 4 AU 11 NOVEMBRE

CYCLISME

DIMANCHE 10 NOVEMBRE. — Vélodrome d'Hiver. — *Match Poursuite* ; 1. Egg, qui rejoint son rival Schneider, en 4 m. 37 s. 1/5, après 3 kilom. 450 de poursuite.

Match Franco-Américain : Dupré, gagne la première manche, Lawson la seconde, Pouchois la troisième et Dupré la quatrième.

Match Ellegaard-Goullet : 1. Ellegaard, qui gagne les deux manches.

Match Lavalade-Serès : 1. Sérès.

ATHLÉTISME

JEUDI 7 NOVEMBRE — Boxe. — Sydney. — Jinning Hill bat le français Truffier, aux points en 20 rounds.

SAMEDI 9 NOVEMBRE. — Boxe. — Wonderland. — Le Suisse Badoud bat l'Anglais Evernden, qui abandonne à la 14e reprise.

DIMANCHE 10 NOVEMBRE. Football-Rugby. — Parc des Princes. — Le Sporting-Club de Vaugirard bat le Stade Français par 8 points à 7.

A Colombes : Le Racing Club de France bat le Sporting-Club Universitaire par 28 points à 3.

DIMANCHE 10 NOVEMBRE. — Football Association. — Charenton. — L'Association Sportive Française et le Racing-Club de France font match nul chaque équipe marquant 5 buts,

A Vanves : Le Club Français a battu le Stade par 3 buts à 0.

DIMANCHE 10 NOVEMBRE. — Course à pied. — Parc de la Faisanderie : *Challenge Cagninacci* (9 kilom. 721) : 1. Dumonteil en 34 m. 18 s. 4/5, 2. Janthelot, 3. Frémont.

GOLF

SAMEDI 9 NOVEMBRE. — La Boulie. — *Prix des Tulipes* (dames) : L'épreuve revient à Mlle H. de Bethmann (h. 12), devant Mme L. Bouwens, 2e : et Mme E. Vail (h. 20) 3e.

DIMANCHE 13 NOVEMBRE. — Fontainebleau. — Le *Prix de Soissy* est gagné par Mlle Paulette Lozouet et le baron de la Motte, devant Mlle de Bethmann et M. Fauquet Lemaître, seconds.

TIR

VENDREDI 8 NOVEMBRE. — *L'assaut au pistolet* (balles Devillers,. — 1re Poule : 1 Galand 10 1/4. 2. Dr Devillers 9 1/2. — 2e Poule : 1. Rumeau, 11 1/2 ; 2. Bonnette 10. — 3e Poule : 1. Rumeau 11 1/4 ; 2. Galand 10 1/2.

Cercle Volney. — Gagnants des poules :

Pistolet, Berryer (3), du Vignaud, équipe Sandoz, du Vignaud, Morillot et Vyault.

Revolver, du Vignaud, Berryer.

HIPPISME

MARDI 5 NOVEMBRE. — Maisons-Laffitte. — *Prix Maximum* (4.000 mètres, 15 000 francs) : 1. Yerres au baron Gourgaud (J. Reiff) ; 2. Galafron, 3. Philippe II. — P. M. ; gag., 44 francs ; pl., 18 francs, 18 fr. 50, 24 francs.

MERCREDI 6 NOVEMBRE. — Saint-Cloud. — *Prix du Brouillard* (handicap, 2.400 mètres, 5.000 francs) : 1. Beatitude, à M. Juste Robert (Marsh) ; 2. Rupestris II, 3. Conti la Belle. — P. M. : gag., 50 fr. 50. pl., 20 fr. 50, 39 fr. 50, 19 fr. 50.

JEUDI 7 NOVEMBRE. — Auteuil. — *Prix Varaville* (Steeple, (3 100 mètres, 10.000 francs) : 1. Rosely, à M. Descazeaux (A. Carter) ; 2. Menuet III, 3. Hodéon. — P M. : gag., 27 fr. 50 ; pl., 18 fr. 50, 17 fr. 50.

VENDREDI 8 NOVEMBRE. — Maisons Laffitte. — *Prix Richelieu* (1.400 mètres, 10.000 francs) : 1. Trinqueuse, à M. Calman (T. Robinson) ; 2. Madras, 3. Ma Love. — P. M. : gag., 16 fr. 50 ; pl., 11 fr. 10, 14 francs, 32 fr. 50.

SAMEDI 9 NOVEMBRE. — Saint-Ouen. — *Prix Styrax* (4 200 mètres, 10.000 francs) : 1. Made in England, à M. R. Levylier (W. Head) ; 2. Remue Ménage, 3. Bruges. — P. M. : gag., 20 francs ; pl., 14 francs, 22 francs.

DIMANCHE 10 NOVEMBRE. — Auteuil. — *Prix Georges Brinquant* (Steeple, 3.500 mètres, 15 000 francs) ; 1. Inquisitif, au baron La Caze (Thibault) ; 2. Menuet III, 3. Grand Duc. — P. M. ; gag., 52 francs, pl., 31 francs, 49 francs.

Prix de Châlons (Steeple, handicap gentlemen, (4.500 mètres, 10.000 francs) : 1. Le Balafré à M. Duverdier (de Carcaradec), 2. Corindon, 3. Sunshine. — P. M. : gag., 114 fr. 50 ; pl , 25 francs, 34 fr. 50, 19 francs

CE QU'IL FAUT LIRE

Le Football, par Ch. Gondouin et Jordan, collection Sports-bibliothèque.
Le volume broché 6 fr.

Reproduction de la couverture de *Je sais tout-Noël* qui paraît le 15 de ce mois. En vente partout : 1 fr. 50

Librairie Pierre Lafitte et Cie.

LE FOOTBALL DU DIMANCHE

THEURIET TENTE D'ARRÊTER LE BALLON

Dimanche dernier, le Racing-Club de France a battu le Sporting-Club Universitaire de France d'une façon complète, marquant 28 points à 3. Et pourtant, les Universitaires firent preuve d'une très grande combativité, ramenant constamment le jeu dans les 22 mètres du Racing. Mais ils ne purent rien contre l'activité des racingmen.

LANE PASSE LE BALLON A FAILLIOT

Après une mêlée, Lane part avec le ballon ; il passe à Failliot qui démarre et va marquer entre les deux poteaux des Universitaires ; ce fut le premier essai réussi par le Racing. Failliot marqua encore un essai ; André, trois ; Belanger, un ; Cooper et Burgun, chacun un.

UN COUP FRANC AU SPORTING

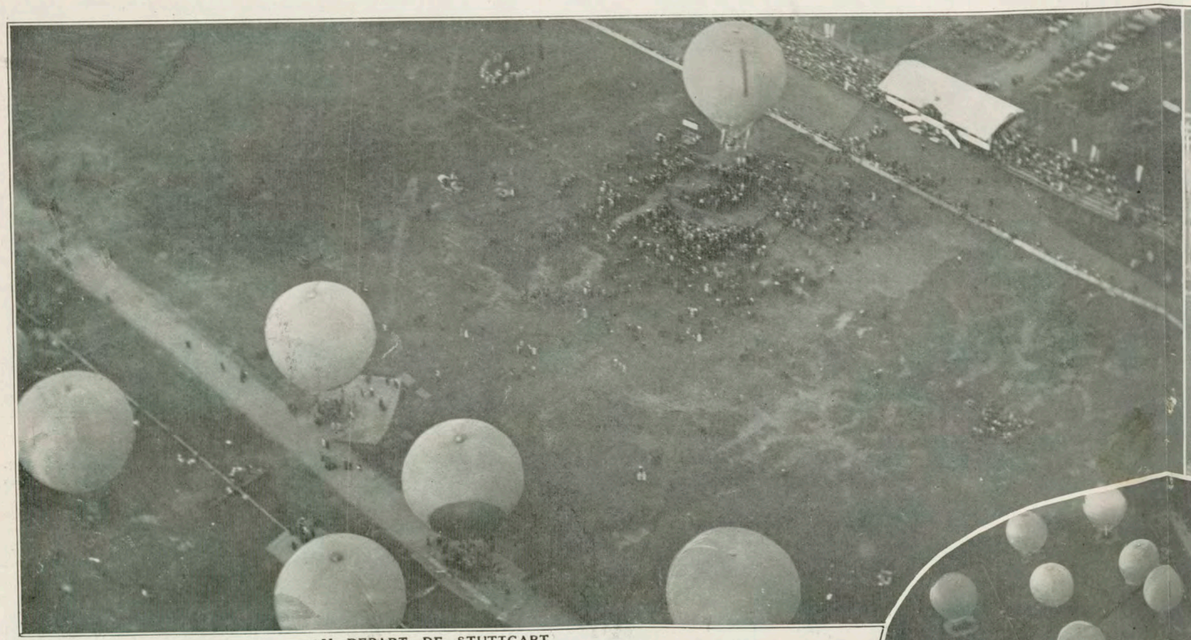
Besset, le demi du Sporting-Club Universitaire de France, sauva l'honneur de son camp, réussissant un but sur un coup franc.

VAUGIRARD BAT LE STADE

Pendant ce temps, au Parc des Princes, le Sporting-Club de Vaugirard, battait de justesse le Stade Français, par 8 points à 7, après une très jolie partie.

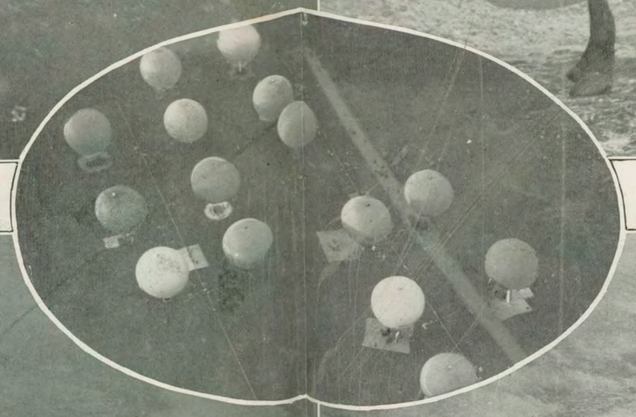
LA VIE AU GRAND AIR

CE QU'ONT VU LES LAURÉATS DE LA COUPE GORDON-BENNETT



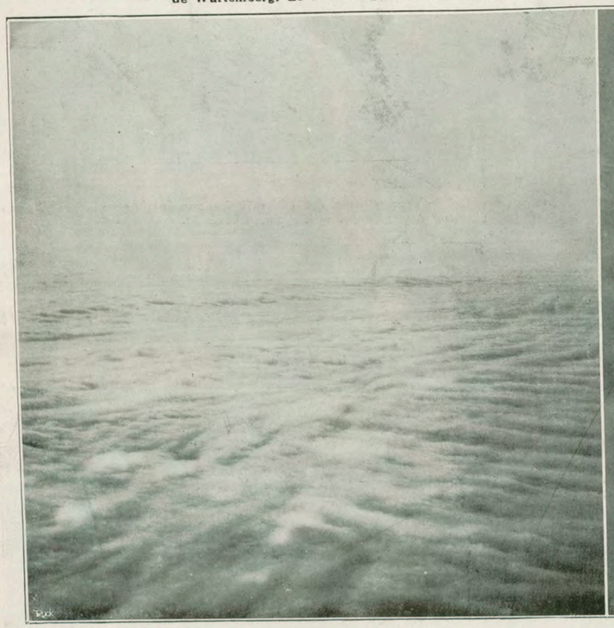
AU DEPART DE STUTTGART

Ce cliché, pris par Maurice Bienaimé, le vainqueur de la Coupe Gordon-Bennett, le nouveau recordman du monde de la distance, montre le parc aérostatique de Stuttgart, d'où les départs étaient pris. On aperçoit, à droite, la tribune du roi de Wurtemberg. Le ballon anglais de J. de Francia commence à s'élever.



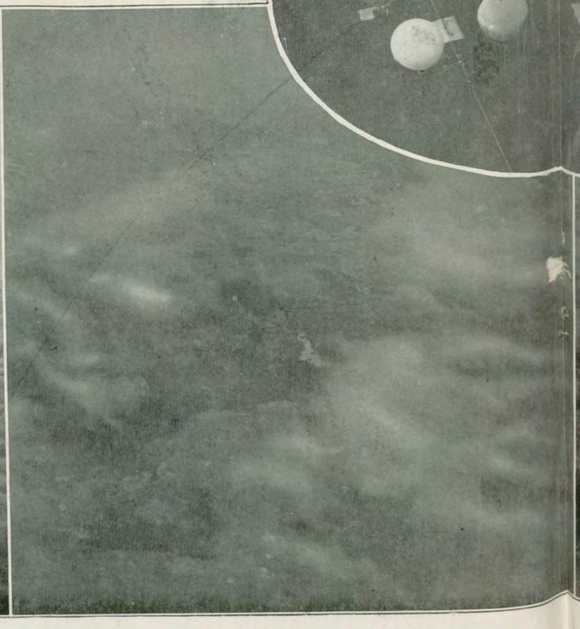
LES DÉMARCHES AUPRÈS DES AUTORITES

Les démarches ne furent pas faciles pour le visa des passeports et autres pièces officielles. Les aéronautes durent accomplir de véritables voyages en troïka pour se rendre auprès des autorités. Cette photographie a été prise par Maurice Bienaimé à Riazan. Son second, Rumpelmayer, est dans la voiture.



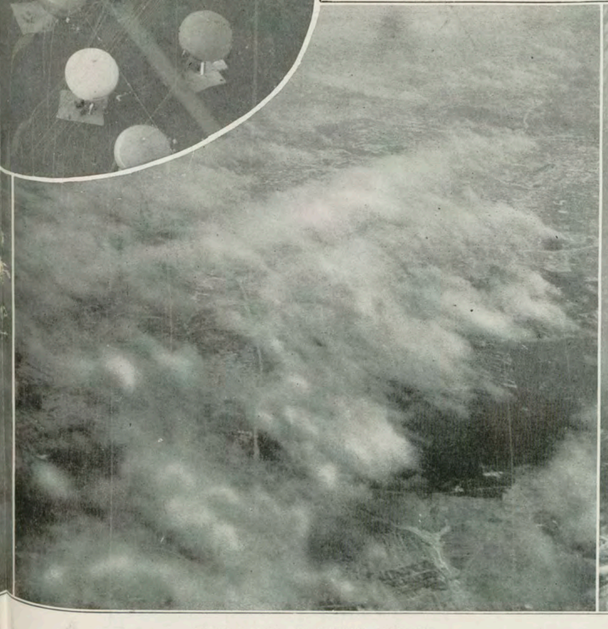
UNE MER DE NUAGES

Ce cliché saisissant, dû à Welby Jourdan, représente une mer de nuages prise à 3.500 mètres d'altitude. Pendant trente heures, les deux champions, Alfred Leblanc et lui, naviguèrent au-dessus des nuages.



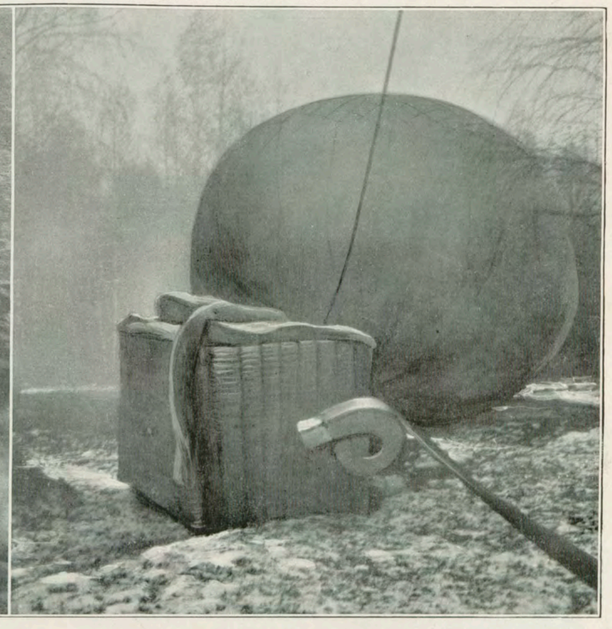
AU-DESSUS DE LA POLOGNE

Il était très difficile, pour Alfred Leblanc et Welby Jourdan, de se repérer. Ils n'apercevaient la terre que par de vagues trouées, où ils ne pouvaient pas se rendre compte de leur situation. — En médaillon : les départs de Stuttgart vus d'en haut.



L'ILE-DE-FRANCE EN RUSSIE

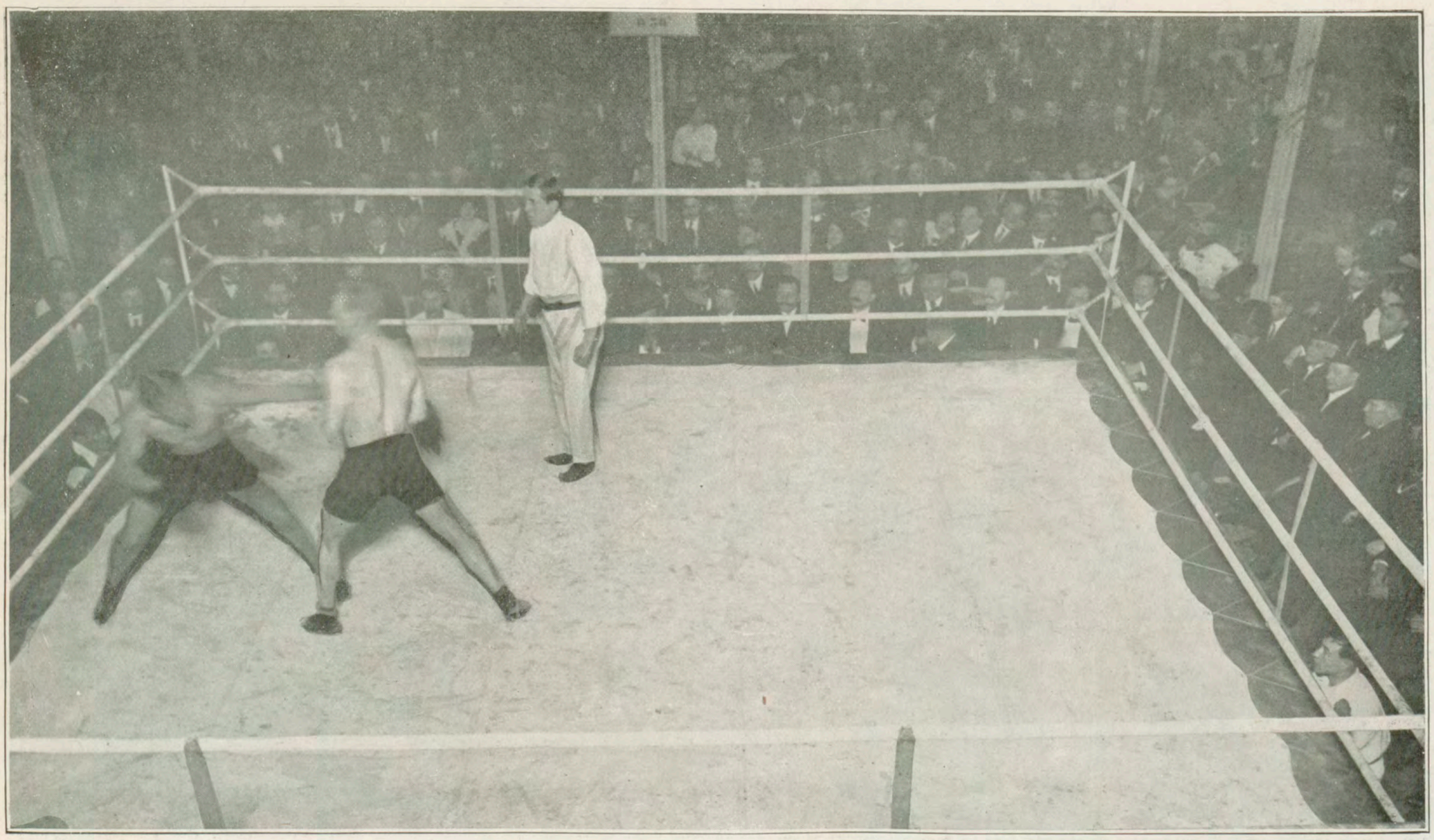
Alfred Leblanc et Welby Jourdan avaient emporté 19 sacs de lest. Ils firent 25 heures avec 2 sacs et demi. Le lundi soir, ils n'en avaient plus et ils n'atterrirent que le mardi, à 1 heure de l'après-midi.



APRÈS L'ATTERRISSAGE DE LEBLANC ET JOURDAN

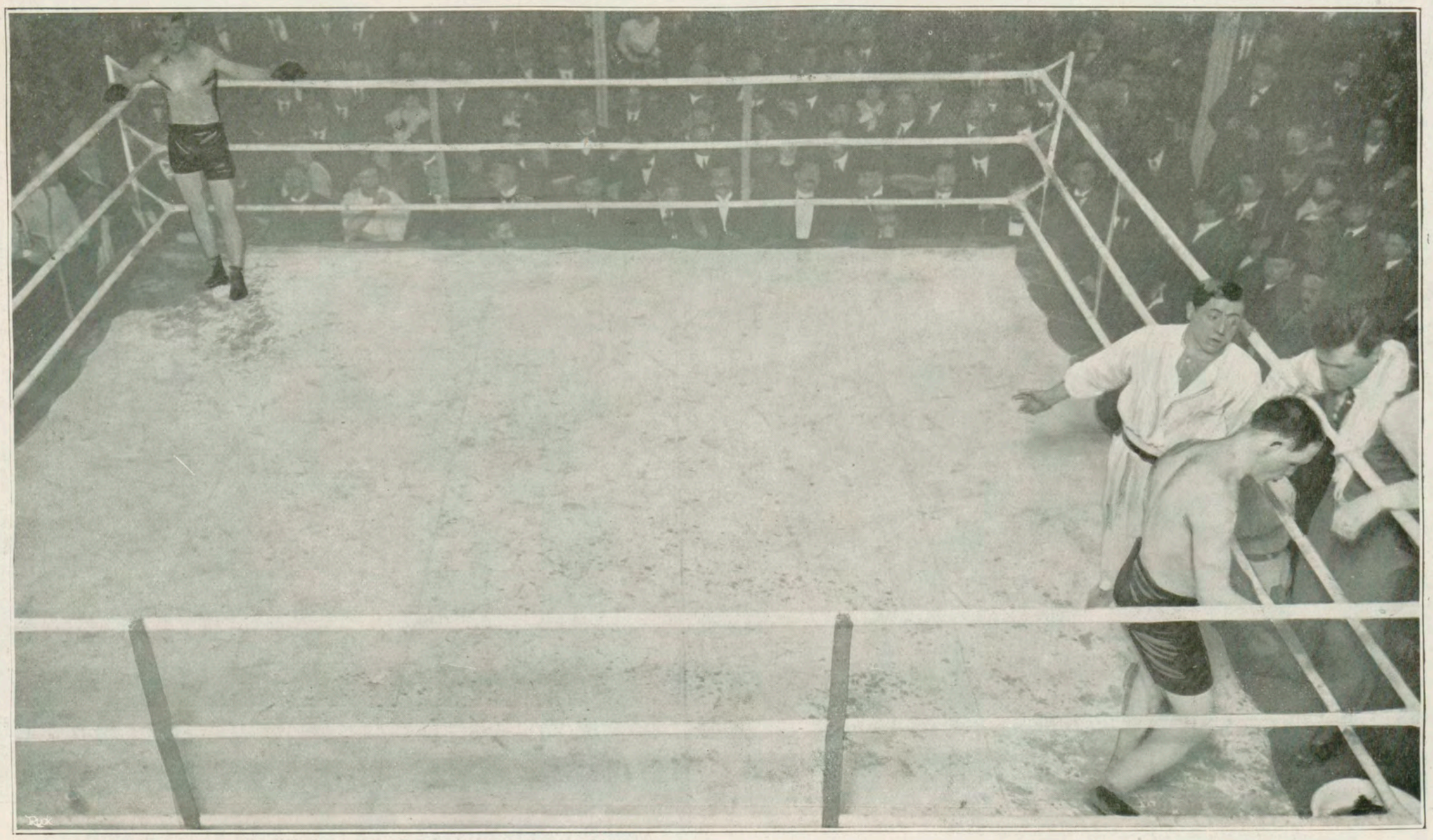
Bienaimé et Leblanc durent atterrir par suite d'une bourrasque de neige. *L'Ile-de-France* fut traînée pendant 500 mètres, à travers les arbres d'une forêt et alla se poser dans une clairière.

BADOUD BAT EVERNDEN



BADOUD S'ASSURE L'AVANTAGE

Samedi dernier, au Wonderland, le suisse Badoud a réussi là où tant de ses camarades avaient échoué. Il est parvenu à triompher du redoutable anglais Arthur Evernden, en l'obligeant à abandonner à l'avant-dernière reprise, après un combat sauvage.



L'ABANDON D'EVERNDEN, LA MACHOIRE FRACTURÉE

Si la victoire de Badoud fut impressionnante, non pas cependant au point de justifier les hurlements de certains spectateurs anti-sportifs, que dire du courage d'Evernden qui, pendant trois rounds, continua à combattre avec sa mâchoire fracturée? Après le match, il dut être transporté à l'hôpital.

NATATION

Les records inutiles

A propos des prouesses antisportives.

On a fait beaucoup de bruit, l'autre semaine, autour de ce qu'on appelle injustement « le record de Pouliguen », car, en réalité, il ne s'agissait que d'un accident consécutif à une tentative d'exploit stupide, accident qui eut pu devenir mortel, tout comme celui dont fut victime le malheureux poivrot, mort pour avoir, après pari, réussi le magnifique exploit d'absorber douze rations d'absinthe pure, tandis que sonnaient les douze coups de midi.

D'ailleurs, vous savez l'histoire. Pouliguen annonce qu'il va tenter de battre le record du monde de la plongée sous l'eau.

Il entre dans l'eau, y disparaît, cramponné à une perche.

Le dit record du monde étant de 4 m. 46 secondes, les spectateurs, à la cinquième minute, sont pris de peur. Pouliguen n'est plus à l'extrémité de la perche. Des plongeurs s'élancent à sa recherche. Et l'un d'eux, enfin, découvre le malheureux inanimé, et le remonte à la surface, où il retrouve heureusement ses sens.

Et, comme le chronométreur ayant gardé son sang-froid au milieu de l'affolement général, annonce que le quasi noyé est demeuré 6 m. 29 s. 4 5 sous l'eau, des compétences, très spéciales, évidemment, annoncent que le record est battu.

Supercherie, disent à tort les uns qui imaginent le truc du ballon d'oxygène, dissimulé préalablement. Accident, disent les autres, plus justement, car Pouliguen est un brave et honnête garçon qui avoue, d'ailleurs, avoir perdu connaissance et n'avoir été sauvé que grâce à une intervention étrangère.

Supercherie ? Accident ? Non. Record du monde ! répliquent les bonzes de l'Union Française de natation qui ont — ne riez pas ! — homologué officiellement la performance de l'asphyxié.

Décidément, la vie nous réserve, de temps à autres, de belles heures. Car enfin, en cette occasion, c'est Pouliguen qui tourne de l'œil au fond de l'eau et, finalement, ce sont les dirigeants de l'Union Française de natation qui se suicident. Car, en France, c'est le ridicule qui tue le plus sûrement.

Cette aventure a tout au moins le mérite de suggérer aux esprits sains quelques réflexions nécessaires.

Il ne faudrait pas, sous un prétexte sportif, abîmer le sport, et, en étiquetant « records » des exploits dignes du buveur d'absinthe dont je parlais plus haut, venir discréditer les vraies performances athlétiques, saines, utiles, nécessaires.

Le record (! ! ? ?) de la durée sous l'eau est imbécile. Tout d'abord parce que depuis la formidable décision de l'Union Française de Natation, il est sûrement dévolu, sous peu de jours, au pauvre désespéré qui se jettera dans la Seine, pour un motif ou pour un autre, et qui retiré vingt minutes après par un agent plongeur, sera ranimé grâce aux tractions rythmées de la langue et autres soins recommandés par la Faculté.

Et cette tentative est également imbécile parce ce n'est pas en se privant de respiration qu'on apprend à respirer, mieux et plus longuement. C'est tout un art, et combien précieux de savoir respirer. Et au jour du plongeon inattendu, croyez-moi, c'est l'homme qui, ayant appris à respirer, ayant ainsi développé sa capacité thoracique, et, par conséquent, capable d'emmagasiner le plus grand volume d'air, c'est celui-là qui pourra avoir la plus grande chance de se sauver, puisqu'il sera capable de rester le plus longtemps dans l'eau sans respirer.

Un exercice sportif doit avoir une utilité nettement définie. Or, l'asphyxie, que je sache, n'a rien de bien utile. Pourquoi, dans ces conditions, ranger au nombre des tentatives sportives celle qui consiste, comme celle de Pouliguen, à risquer la noyade ?

Tenez ! il en est exactement de même du record de la hauteur du plongeon. Qu'un magnifique athlète et un plongeur admirable comme Peyrusson plonge de trente mètres de hauteur, c'est admirable de sa part, mais de grâce ne me parlez pas de record. Car le moindre gringalet, ne sachant ni nager, ni plonger, peut très bien, grâce à la loi de la pesanteur, tomber dans l'eau de plus haut encore... et se tuer. Il est difficile de sauter haut, il n'y a aucun mérite à tomber du premier étage de la Tour Eiffel. Voyez plutôt cet aspirant recordman de la hauteur du plongeon qui, s'étant jeté du haut du pont transbordeur de Rouen fut repêché mourant.

Du sport, cela ! Jamais.

Réservons nos admirations pour d'autres sujets, et combattons ces folies dangereuses. La tentative de suicide n'a pas encore, bien heureusement, sa place au livre des records.

GÉO LEFÈVRE.

ESCRIMF

Réunions dominicales

Les grandes sociétés de Paris ont repris leur entraînement.

La saison d'épée est commencée maintenant... Chacune de nos trois grandes Sociétés d'Escrime : l'Académie d'Epée, les Armes de Combat et la Société d'Escrime à l'Epée de Paris ont fait même disputer des épreuves d'une certaine importance, la première, le Prix Berget, et la seconde, le Prix Henri Clerc, réservé aux tireurs de seconde et troisième catégories... L'excellent champion du cercle Hoche, M. Hanzeur s'y classa brillamment premier, devant le difficile Bourgoin et le catapultueux Rochette, dont les prises de fer en marchant sont à peu près irrésistibles !... Sarget suivait d'un œil attendri les émouvantes péripéties de cette épreuve où son poulain se couvrit de gloire.

Le lieutenant Touny, qui se trouve en pleine période d'entraînement et modifie considérablement son jeu, fut loin de pouvoir donner la mesure exacte de ses moyens.

Ce très bel athlète, dont les moyens physiques sont remarquables, aurait intérêt, je crois, à se servir davantage de ses jambes, qui sont excellentes, et à ramasser beaucoup moins sa garde... Attendons qu'il soit tout à fait au point pour le juger.

Pendant que se disputait la finale du Prix Henri Clerc, les tireurs de première catégorie tirèrent entre eux une poule en trois touches, dotée d'un *petit objet* (*sic*) ou d'une « médaille de vermeil » au choix du vainqueur. Ce Prix supplémentaire, généreusement offert par notre charmant nouveau Président, Bernard Gravier, et accueilli, comme il convenait, par de chaleureux hourras, fut remporté, sans mal, par René de Eynde, qui nous revient de vacances, plus bouillant, plus impétueux que jamais et semble préparer une saison aussi brillante que la dernière !... Six touches, je crois, le séparaient du second, Dubourdieu Mais, Dubourdieu battit, pour une fois, à plates coutures, en réclamations, en protestations et en exclamations son camarade de salle... et « ça est quelque chose, savez-vous, de g...esticuler plus fort que notre légendaire et bruyant René !... »

Le lieutenant Bouchacourt, dont les flèches, maintenant attendues, sont moins efficaces, Jacques et Rodrigues, m'aidèrent à tenir compagnie au vainqueur qui est décidément, lui aussi, un Champion (avec un grand C).

J'aurai l'occasion de parler, la prochaine fois, du Prix Berget et aussi d'une très intéressante lettre de George Trombert sur la formation de l'équipe nationale.

En attendant, la Fédération a très sagement décidé de créer un Championnat de France *officiel* d'Epée. Une commission travaille en ce moment à diviser la France en régions pour faciliter le classement préparatoire à la grande finale.

« Diviser pour régner », telle pourrait être désormais sa devise... et, pour une fois, le système a du bon !

JOE BRIDGE.

Poignée de nouvelles.

Deux grands assauts publics, l'un réservé aux fils de maîtres d'armes, l'autre international, sont annoncés pour cet hiver.

— Un match franco-belge, entre les équipes gagnantes du Challenge des Corporations de chaque pays, sera sans doute conclu pour le mois de mars

— Un grand Congrès national de l'Escrime se prépare et un autre, international, se déroulera peut-être pendant les Jeux Olympiques de Gand.

TENNIS

Nos joueurs en 1912 (1)

La brillante saison de Germot.

Ma saison à moi a été marquée par des hauts et des bas, dûs, soit au manque de pratique, soit au surentraînement.

Dès janvier, j'ai filé à Brême et gagné les championnats d'Allemagne courts couverts : excellente forme, car j'avais peu joué auparavant et les terrains, là-bas, sont en sable. Puis, je vais à Monte-Carlo, où j'ai un match terrible avec Wilding qui me bat 9/11, 7/5, 6/2 en plus de deux heures ! J'avais très bien joué, mais étais battu par manque de souffle. Les autres tournois de la Riviera m'étaient plus favorables et, comme je l'ai déjà dit, je battais Germot à Nice et à Cannes. Revenu trop tard du Midi, je ne jouai pas les championnats courts couverts et m'apprêtai pour Paris-Londres.

Peu habitué à la lumière si spéciale de Dulwich, je commençai par me faire battre en quatre sets par F.-G. Lowe ; mais je rejouai mieux après et battis Dixon et Gore.

Dans les championnats de Paris, en plein air, je rencontrai Laurentz en semi-finale et Germot en finale ; j'étais en bonne forme et espérais faire quelque chose dans les championnats du monde. Mais Froitzheim était trop mécanique pour moi et je ne parvins à lui prendre qu'un set. Je l'avais battu quatre fois sur quatre rencontres auparavant et je me présentai sur le terrain avec un excès de confiance qui m'empêcha de réaliser à temps que j'employais une mauvaise tactique contre lui, ce jour-là. Je fis cependant une excellente partie et me défendis jusqu'à la dernière balle. Bien secondé par Mme de Borman, j'eus le plaisir de gagner le championnat mixte et de sauver ainsi à moitié l'honneur français. Puis à Wimbledon, où pendant quinze jours l'on ne vit que pour le tennis, j'arrivai au meilleur de ma forme dans l'année. Je battis successivement Larsen, Thomas, Doust et Roper-Barrett, pour échouer en semi-finale contre Gobert à 6/4 au cinquième set ! Il me prit les deux premiers sets, je gagnai le troisième et le quatrième et nous nous suivions jusqu'à 4 partout au cinquième. A ce moment, il eut deux jeux d'hallucination pendant lesquels je ne vis pas une balle. Nous devions tous les deux laisser notre forme dans cette lutte fratricide, car nous ne fîmes plus rien de bon par la suite. Je jouai mal dans la Coupe Davis, éreinté par ces quinze jours de jeu intensif, puis à Deauville, je fus navrant. Mais, pour ce dernier tournoi, je ferai peut-être bien de m'en prendre au golf, que j'eus la bêtise de pratiquer un peu trop. J'avais cependant eu un éclair de forme à Houlgate, en battant Laurentz, et j'ai terminé ma saison en gagnant les derniers tournois suisses sur des joueurs de seconde série.

MAX DECUGIS.

En somme, mon année a été meilleure que la précédente. J'ai repris contact avec les joueurs de tête, et quand il y a une épreuve importante, comme dit Poulin : « Cette vieille pie est toujours là. » Et, en effet, je garde l'espoir « d'être là » quelque temps encore. Je joue moins brillamment et moins vite qu'autrefois ; est-ce l'âge, est-ce la sagesse ? Peut-être les deux. Toujours est-il que je ne gagne plus mes matches en attaquant sans cesse ; je perds généralement le premier set en analysant mon adversaire et en cherchant ses points faibles, et comme je suis ce qu'on appelle un « joueur de tête », je le « travaille » pendant le reste du temps. C'est cependant quelquefois très dangereux et ça m'a souvent joué un mauvais tour, et je reste persuadé qu'il vaut mieux attaquer très serré plutôt que de laisser l'adversaire prendre le dessus.

La place me manque pour parler des autres joueurs, ce que je ferai dans un prochain article.

MAX DECUGIS.

(1) Voir les numéros 736 et 738.

Poignée de Nouvelles

Mlle Broquedis, continuant la série de ses succès, a remporté le championnat de Paris, simple dames.

— Dans le même tournoi, le championnat double a été gagné par Germot et Laurentz, qui ont battu Canet et Micard.

TOUS LES LECTEURS DES PUBLICATIONS PIERRE LAFITTE & Cie DOIVENT CONSIDÉRER

EXCELSIOR

COMME LEUR JOURNAL QUOTIDIEN

Demander l'envoi franco de la liste détaillée des *Primes et Avantages* offerts aux abonnés d'un an.

EXCELSIOR, 88, Champs-Élysées, Paris

COUP D'OEIL A L'ÉTRANGER

Tous les mois, à cette même place, nos lecteurs trouveront, en un ou plusieurs articles, les opinions sportives les plus autorisées, de nos confrères de l'étranger.

Lawn-tennis moderne

Nos « tennismen » s'avèrent presque aussi bons avec la plume qu'avec la raquette. Quand ils ne jouent pas, ils écrivent — sur le tennis — de la manière la plus agréable, c'est à dire utilement. On sent que les choses dont ils parlent, ils les aiment et les connaissent. J'ai sous les yeux une série d'articles de Wilding, champion du monde 1910, 1911, 1912, de Mrs Lambert-Chambers, de Doust, où les instructions, les conseils, alternent avec les souvenirs et les anecdotes. Obligé de choisir entre beaucoup de bonnes choses, je tenterai d'analyser ou de résumer d'abord les causeries de Wilding, à tout seigneur, tout honneur, et d'extraire des autres, les morceaux les plus substantiels.

« Dans nul jeu que je sache, déclare en commençant le grand virtuose australien, mode et style de jeu ne se sont transformés, comme ceux du tennis. Un Rip van Winkle revenant se frotterait les yeux, et se demanderait si c'est bien le même jeu qu'il a appris voici dix ou quinze ans. L'aimable façon qu'on avait au bon temps jadis, de « loffer » les balles par-dessus le filet, au milieu du court, (notre bonne vieille chandelle) n'est plus qu'un souvenir ». Les deux changements qui modifient toute la physionomie du jeu, c'est la vitesse et la vollée. La vollée, qui s'impose même au joueur moyen et que nous devons à l'école américaine, laquelle encourage le joueur à approcher du filet : « Le type exagéré du service américain est d'ailleurs en train de mourir de sa belle mort et c'est heureux. Plus le joueur veut impartir d'effet à son coup, plus lent doit être son service ». Et Wilding de nous parler du service idéal. « Sur un court uni, contre un homme qui possède un bon direct de fond, un service lent, même avec des effets de deux mètres, est sans difficultés. Le service le plus utile, c'est le service d'allure moyenne bien placé, avec juste cette pointe de diablerie (devil) qui tient l'adversaire sur le qui-vive, se demandant où ira et ce qu'elle fera, la balle, comme au cricket, de la pointe (spin) et un peu d'effet, font merveille ». Et Wilding cite l'exemple de Brookes, qui s'est avisé que l'excès d'effet est une faute. Son service actuel « est précis — une impossibilité avec trop d'effet — assez vite, avec beaucoup de pointe, et très adroitement varié ». La variété, grand mérite! « variez votre service, et placez-le de telle manière que l'adversaire doive changer sans cesse de position pour le recevoir ». Que le « serveur » s'inspire du cricketer, qui sait combien il importe de changer continuellement son bowling, quand les batsmen prennent de l'assurance. C'est aux joueurs quelconques, aux Lady-tennisistes ordinaires, que le gros effet présente d'insurmontables difficultés...

Autre recommandation au serveur : frapper la balle d'aussi haut qu'il est commode et possible. « Quand la balle quitte la raquette à une grande altitude, le service est beaucoup plus vite, et plus large est le champ où placer ».

Et Wilding cite son expérience en Espagne : la moindre courbe que décrivait la balle, déroutait totalement les joueurs, très passables pourtant. Il en allait autrement avec Gore.

En 1905 vint à Wimbledon avec l'équipe américaine, Halcombe Ward, « le plus brillant représentant du service américain et un magnifique volleyist, capable de faire « parler » la balle mieux qu'aucun homme que j'aie vu. Il devait rencontrer S.-H. Smith l'homme du drive direct, dans la Davis Cup Challenge. Qu'allait-il se passer? Comment Smith s'accommoderait-il de ce service? Ward fait de l'effet même en revers, disait-on partout. » Smith, alors n'avait jamais joué contre un service américain. « Mais les gens oubliaient deux choses : que Smith avait jadis gagné le championnat du demi-mille — course à pied — et qu'une fraction de seconde lui suffisait pour convertir un revers en direct ; ensuite, que Smith ne quitte jamais des yeux la balle ».

Résultat : Ward n'exista pas contre lui ; il perdit par 3 sets à rien. Ce qui prouve qu'un service lent, avec excès d'effet, est sans valeur contre le bon droit direct d'un Smith, et que Ward n'avait ni assez de vitesse, ni assez d'exactitude, pour servir sur le revers de Smith, malgré sa perfection en ce genre de service. Mais lorsque H.-L. Doherty, supérieur à Smith, mais sans grande puissance dans les « ground strokes » se heurta à Ward, il lui fallut 5 longs sets pour vaincre.

Et Wilding d'évoquer le souvenir d'un autre Américain, Karl Behr, très brillant, très vite, « ce qui lui permettait d'être au filet à peine son service avait-il rebondi. Mais inégal, et qui passa comme un météore. »

Puis il aborde « le travail d'équipe dans les Doubles américains ». Aujourd'hui, les Américains cultivent le jeu d'équipe, plus que ne font Anglais ou Australasiens, ce avec avantages multiples et évidents... Mésintelligence entre partenaires, signifie désastre. Mais l'exacte perception de ce qu'il faut faire soi-même et laisser à son partenaire ne s'acquiert que par un constant travail d'équipe. Dans « un double » parfait, à peine les joueurs ont-ils besoin d'ouvrir la bouche. Sous ce rapport, les Doherty étaient étonnants. On ne les entendait pas prononcer un mot. Très différents, les fameux Allen. Toute leur partie n'était qu'un long babillage, pour la grande joie de la galerie. Avec cela, si pareils qu'on aurait pu les confondre et que Charlie, de beaucoup le meilleur serveur, eût pu remplacer son frère sans qu'on s'en aperçut, si seulement les jumeaux avaient pu tenir leur bouche fermée. A la mâchoire de Charlie, il manquait des dents. Sans ce détail, leur mère ne les eût pas distingués.

A propos de bavardage entre partenaires, une petite anecdote : « Un jour, à Surbiton, une dame, fameuse comme volleyiste, jouait avec un partenaire non moins fameux qui, pendant l'hiver, avait fait un peu de tissu adipeux. La dame, qui a son franc parler, se sentit agacée de son partenaire qui trottait paresseusement aux alentours de la ligne du fond, au lieu de la joindre au filet. A la fin, n'y tenant plus, elle lui crie : « Eh! bonhomme, venez au filet. » A quoi l'autre, sans s'émouvoir, entre deux souffles : « Eh! bonne femme, j'ai perdu ma respiration... »

« Une des caractéristiques des deux fameuses paires auxquelles j'ai fait allusion (les Doherty et les Allen), poursuit Wilding, c'était leur parfaite entente. Autant que possible, ils se tenaient en ligne, autrement dit, ils travaillaient comme un seul homme plus grand (as one big man). C'était chez eux une règle absolue. Et on n'a jamais vu plus parfaite équipe sur un court. »

Ici Wilding nous signale une divergence entre les écoles : « Alexandre doit-il se tenir au filet quand Loright reçoit le service? Les Américains disent : non, les Doherty et Allen disent : oui. En Australie, la tendance serait, pour les deux joueurs, de se tenir à l'arrière, à l'américaine, et de s'approcher du filet ensemble, à la seconde même, mieux, la seconde avant que l'occasion vous y appelle. Il faut deviner beaucoup au tennis, autrement dit prévoir la réplique. Le succès de Brookes, de Doherty est dû, pour bonne part, à leur don étonnant de prévision. Là encore, tout dépend des circonstances, puissance de la réplique, surtout quand on est au filet. Qu'un joueur de seconde classe fasse face à Brookes, il s'étonne, s'il sait réfléchir, de ce que Brookes semble toujours attendre du côté du court où il vient de décider (hélas! trop tard pour changer) qu'il placerait sa balle... »

Et voilà bien pour le psychologue, un des attraits et une des noblesses de ce jeu si intellectuel, ou la pensée doit se faire instantanément acte. Outre une constante pratique ensemble, il est essentiel, « que les deux joueurs aient les mêmes idées sur l'attaque et la défense, dans le court et hors du court».

Puis Wilding, quittant une seconde les généralités, porte quelques jugements intéressants sur certains grands joueurs d'hier et d'aujourd'hui. « H.-L. Doherty a vu, j'en ai peur, son meilleur jour. Les deux Doherty, étaient les joueurs les plus gracieux et les plus « finis », collectivement ou individuellement, qui aient vécu. Il est délicat de décider si H.-L. à son mieux, a été le meilleur des deux. Il est certain, qu'il fut un plus beau joueur que Smith, Beals, Wright et autres géants d'aujourd'hui et d'hier. Et Norman Brookes? fut-il meilleur que L. Doherty ? Point discutable. Personnellement — et j'en parle avec une grande expérience de l'un et de l'autre — j'opterai pour Brookes, en bonne forme. Deux fois ils se sont rencontrés. Mais aucun de ces matches ne fut concluant. Dans le premier, Brookes était handicapé par son épaule. Dans le second, il gagna ; mais ce match n'étant qu'un duel amical, sans entraînement préalable, la victoire n'y a pas le poids qu'elle aurait dans un tournoi de la Davis Cup ou de Championnat. Mais, je l'ai dit, je tiens Brookes, dans ses bons jours, pour le plus grand joueur que le monde ait vu. Si Laurie Doherty lâchait le golf, où il est passé champion, pour revenir à ses premières amours, rien n'empêcherait qu'il ne regagnât sa vieille forme. Ce n'est pas comme si c'était un homme âgé ; et puis, vieux s'il l'était, l'âge, jusqu'à une certaine limite semble être un avantage au tennis. Gore, le plusieurs fois ex-champion d'Angleterre, a plus de 40 ans. Le jeu de Doherty, jusqu'à ces derniers temps, était accepté en Angleterre comme la réalisation du seul style correct, hors duquel il n'était pas possible de devenir champion. Son jeu était essentiellement d'ensemble (all-round) ; une qualité que je recommande cordialement. Il n'était pas très dur, sauf dans les coups de hauteur et volées courtes ; également sûr et précis dans le revers et le direct ».

Quelques impressions encore qui nous intéresseront spécialement : « Depuis peu, plusieurs jeunes Français ont sauté tout d'un coup à l'éminence, particulièrement Gobert et Laurentz. Le premier est déjà un joueur de premier ordre, et c'est une bonne performance de le battre, de la part du meilleur joueur ; Laurentz bien qu'il n'ait que 19 ans, passe pour le troisième joueur de France. Il a encore quelque chose à gagner avant d'être classé l'égal de Decugis ou de Gobert. Mais, avec toute sa carrière devant lui, il est difficile de fixer une limite à la hauteur de son essor »...

Ceci était écrit avant qu'une victoire de Laurentz sur Wilding n'ait justifié le pronostic de Wilding sur Laurentz.

Le Base ball fait des athlètes

M. A. G. Spalding, qui avait été nommé par feu le Président Mac Kinley, commissaire américain des Jeux Olympiques à Paris en 1900, et qui suit tous les événements athlétiques, de quelque caractère qu'ils soient, avec le plus vif intérêt, a une théorie sur le succès invariable des Américains dans les épreuves internationales, qui est originale et digne qu'on s'y arrête.

« Il va sans dire, déclare M. Spalding, que je ne suis point surpris des résultats de Stockholm. L'histoire n'a fait que se répéter ainsi depuis que la célébration des Jeux Olympiques a été inaugurée à Athènes. L'Amérique y a remporté la victoire en 1896 ; de nouveau, elle a triomphé à Paris en 1900 : nos athlètes ont encore défait tous venants à Saint-Louis en 1904 ; la victoire a été nôtre à Londres en 1908, et il était couru d'avance que nous vaincrions à Stockholm.

« Pourquoi gagnons-nous toujours ?

« Il y a matière à réflexion dans cette série ininterrompue de triomphes. Pourquoi nos athlètes gagnent-ils toujours ? Toutes autres choses étant égales, les représentants du pays organisateur de l'épreuve devraient naturellement venir en tête. Leur nombre est toujours plus considérable que celui de tout autre pays, et l'influence du sol et de l'air natal est grande. Cependant, cet avantage n'a encore, dans aucun cas jusqu'ici, empêché le succès américain.

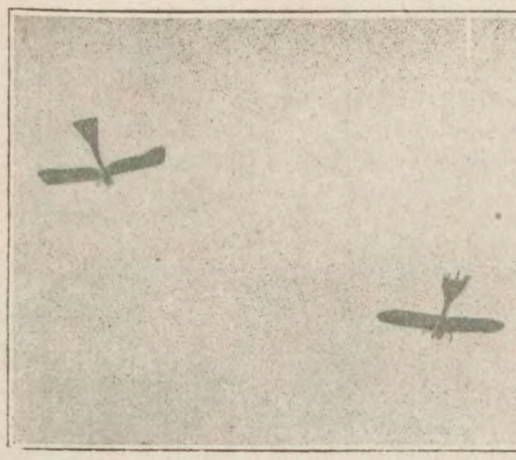
« A ce phénomène, il doit donc y avoir une cause. Quelle cause ? D'après la mesure de la balance et du fil (mesure d'étoffe qui donne la taille en pieds et en pouces), nos athlètes ne constituent pas une classe tellement supérieure. La théorie de « plus de bœuf » doit être écartée. Nous ne pouvons prétendre posséder tous les meilleurs entraîneurs du monde. Nous devons chercher quelque autre source à la valeur américaine.

« Je suis peut-être un juge prévenu, mais je crois que tout le secret de cette continuité de succès réside dans l'espèce d'entraînement qui dérive de la pratique du jeu américain national ; et nos adversaires étrangers ne sauraient espérer atteindre le niveau des athlètes américains tant qu'ils n'auront pas appris cette leçon et adopté notre passe-temps.

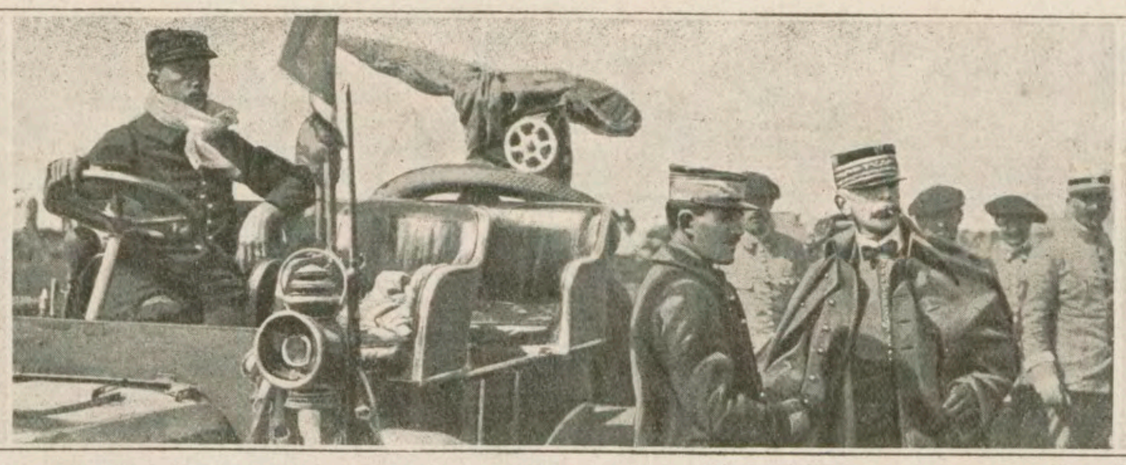
« A la question : Quand doit commencer l'entraînement d'un enfant? il a été répondu sagement par l'affirmation qu'il devait précéder sa naissance. L'entraînement du base ball ne remonte peut-être pas tout à fait aussi haut, mais il approche de ce point autant qu'il est possible, car l'Amérique commence l'entraînement des futurs vainqueurs olympiques de très bonne heure dans la vie. Les enfants, pas assez grands encore pour aller à l'école, aiguisent déjà leur vue et leur esprit, fortifient leurs mains et leurs bras et leurs jambes en jouant sur des champs de base ball, toujours ouverts à leurs ébats dans les prairies des fermes proches, les communs des villages, les parcs des villes qui couvrent le pays. Le base ball combine la course à pied, le saut, le lancement et tout ce qui constitue les épreuves athlétiques des Jeux Olympiques. Mais, par-dessus tout, il inculque au joueur ce degré de confiance dans la lutte, cet indéfinissable quelque chose qui permet à un athlète de gagner contre un autre qui peut-être physiquement son égal, mais à qui manque cet esprit américain acquis par le base ball. »

DAILY MAIL.

LE BLOC-NOTES DE LA SEMAINE



Les Allemands Senge et Schlegel, qui avaient été victimes de chutes si graves qu'on les fit passer pour morts, sont maintenant rétablis.



Le général Lyautey, qui vient d'être élu membre de l'Académie française, prenant la succession du général de Lacroix, descend de son auto-mitrailleuse à Casablanca, accompagné de son état-major.

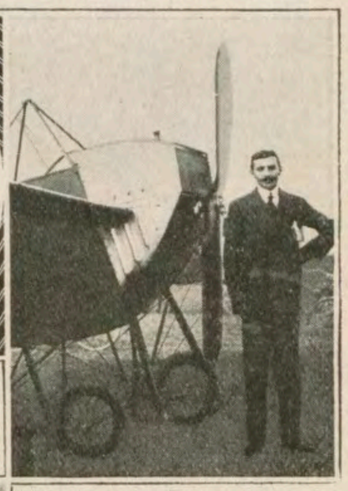
Dan Mac Ketrick manager de Willie Lewis et Joë Jeannette, vient d'ouvrir un club de boxe à New-York.

Louis Cremisi âgé de 10 ans, qui s'est distingué dans les épreuves de natation disputées à Alexandrie.

M. Adolphe Clément, le grand constructeur, qui vient d'être promu commandeur de la Légion d'honneur.

La réception de MM. Bienaimé, Rumpelmayer, Leblanc et W. Jourdan à l'Aéro-Club de France à leur arrivée à Paris, après leur triomphe dans la Coupe Gordon-Bennett des sphériques.

Georges Auger le sportsman éclectique, président d'honneur de la F. S. A. P. F. vient de recevoir la Légion d'honneur.



L'aviateur Ramassoto, un bon pilote italien qui dirige l'école d'aviation de Turin, devant son appareil.

Le lieutenant Loultaneff part en reconnaissance au-dessus d'Andrinople, pendant le siège de cette ville, où il rendit de précieux services à l'armée bulgare.

A Asnières, le Club Athlétique de Paris, bat le F. E. C. Levallois pour le championnat de la ligue, par un but à 0, après une partie très disputée.

L'aviateur Chemet se rend en hydro-aéroplane au Palais de Justice, pour protester contre les contraventions qu'il s'est vu dresser pour ses vols au-dessus de Paris.

Le départ du match Sérès-Lavalade, disputé en trois manches, le 10 novembre, au Palais des Sports. Sérès s'attribua la victoire.

Mlle Jeanne Gadreaud, une des lauréates du championnat annuel de cerceaux, organisé par l'Auto et disputé dimanche dernier à la porte de Courcelles.

Le 8 novembre, s'est ouvert le salon anglais automobile, dans le vaste hall de l'Olympia à Londres. Jamais l'affluence des visiteurs n'a été plus considérable que cette année. Les constructeurs français ont exposé leurs derniers modèles; et ils obtiennent, comme toujours, un grand succès auprès des sportsmen anglais.

Ellegaard a gagné dimanche dernier le match de vitesse qui l'opposait à l'australien Goullet, au Palais des Sports.

Un passage pendant le challenge Cagninacc (9 kil. 721 m) qui s'est couru au Stade français le 10 novembre. Dumonteil prit la première place.

HIPPISME

La prime à l'éleveur

Son historique; ce qu'on pourrait en attendre.

Selon la définition du Code des Courses, la prime à l'éleveur est la somme attribuée au propriétaire de la mère au moment de la naissance du produit. Ainsi, dans les courses dotées d'une prime à l'éleveur, le gagnant fait, en dehors de ses partisans au mutuel, deux heureux : le propriétaire, qui touche le montant du prix composé de la somme offerte en prix et de la part des entrées revenant au premier, et l'éleveur, qui encaisse la prime généralement fixée au vingtième de la somme offerte en prix.

Souvent, ces deux heureux se réduisent à une seule personnalité qui, après l'avoir élevé, possède encore le gagnant. Mais le compte du bonheur reste le même : car, à la joie du propriétaire, vient s'ajouter la fierté de l'éleveur.

Je dois dire qu'autrefois le dédoublement constituait l'exception. Les personnes qui s'adonnaient aux courses étaient des enthousiastes qui recherchaient, avec le même désintéressement, la jouissance sportive et les attraits de l'élevage. Il n'y avait dès lors aucune raison de faire quelque distinction dans le montant des sommes distribuées qui revenaient ainsi directement à l'éleveur.

Telle est l'explication de ce fait que le principe de la prime à l'éleveur soit d'introduction relativement récente.

C'est en 1890 que la Société des Steeple-Chases a commencé à allouer une somme à l'éleveur du gagnant de ses deux grandes courses. Mais on aurait tort de s'arrêter à cette date pour y voir l'origine de la prime à l'éleveur. Il faut en réalité remonter jusqu'à 1881 afin de trouver ce point de départ : car, cette année-là, la Société d'Encouragement a fondé le Prix Triennal, qui est devenu depuis le Prix La Rochette, et dont les conditions, qui sont restées les mêmes d'ailleurs, s'adressaient aux « chevaux n'ayant jamais cessé d'appartenir, jusqu'au moment de la course, à l'éleveur qui les a fait naître ». Voilà bien l'encouragement réservé, selon la définition reproduite plus haut, au propriétaire de la mère au moment de la naissance du produit, à la condition qu'il ait conservé la propriété de ce produit qui doit disputer l'épreuve sous ses couleurs. C'est bien là la prime à l'éleveur dans son esprit, sinon sous la forme qu'elle a maintenant adoptée.

Comme je le disais, c'est la Société des Steeple-Chases qui, en 1890, a inauguré cette forme. En 1891, la Société Sportive d'Encouragement a suivi son exemple. Puis, en 1899, la Société d'Encouragement s'est engagée dans la même voie ; elle a même, quelques années après, inscrit dans le Code des Courses l'obligation pour les Sociétés, dont un hippodrome est situé à Paris ou à 40 kilomètres de Paris, d'ajouter à leurs prix, à partir des prix de 10.000 francs (handicaps et prix à réclamer exceptés), une prime à l'éleveur pour les produits nés en France, prime qui ne peut être inférieure à 5 0[0 de la valeur nominale du prix.

Voici le relevé les sommes qui, d'après les chiffres portés aux budgets de 1912, ont dû être distribuées cette année en primes à l'éleveur. Par la Société de Sport de France, 8.500 francs ; par la Société du Demi-Sang, 9.750 francs ; par la Société Sportive d'Encouragement, 76.250 francs en plat, 7.000 francs en obstacles et 102.755 francs, pour les chevaux de remonte et de service ; par la Société d'Encouragement, 143.300 francs : et enfin, par la Société des Steeple-Chases, 377.940 francs.

Pour expliquer l'élévation de ce dernier chiffre, il est nécessaire de faire remarquer que la Société des Steeple-Chases attribue une prime au premier et au deuxième de toutes les épreuves qui ne sont pas à réclamer. C'est un système comme un autre : il est curieux cependant qu'il soit appliqué en France, où, de par leur orientation, les courses d'obstacles se présentent comme un succédané des courses plates, au lieu de chercher à se créer à côté d'elles une véritable spécialité. En tout cas, il se justifie aux yeux de celui qui envisage la prime comme un moyen de recompenser la production intensive.

Je n'envisagerai pas ici tous les arguments qui ont été fournis pour ou contre la prime à l'éleveur. Je renverrai ceux qui veulent les connaître à fond, aux deux rapports magistralement établis et rédigés par M. Caillault, l'un pour le Comité consultatif, l'autre, pour le Conseil Supérieur des Haras.

D'ailleurs, il y a déjà quelque temps que le sujet est au-dessus des discussions ; la prime à l'éleveur a maintenant conquis droit de cité dans l'institution des courses. Seuls, sa conception et son mode d'application peuvent prêter à des développements.

J'estime que la conception a été quelque peu dénaturée par les propres partisans du principe ; car, au temps où ce dernier était battu en brèche, ils ont voulu le faire passer par la petite porte. Ils ont présenté la prime comme une fiche de consolation destinée à dédommager l'éleveur dont un produit, vendu pour une somme minime, arrive à gagner un certain nombre de prix. Il y a là, évidemment, un but très louable, une bonne œuvre, comme a dit récemment un de nos confrères les plus compétents. Mais les bonnes œuvres doivent être laissées aux Sociétés de bienfaisance.

Il nous faut envisager la prime à un point de vue plus rationnel. Le rôle des Sociétés de Courses est d'encourager, non pas l'élevage pur et simple, mais l'amélioration de la race.

Ici se place une première question : nous sommes d'accord pour admettre que la production d'un bon cheval contribue à l'amélioration de la race ; mais quel est celui qui a le mieux concouru à cette amélioration ? N'est-ce donc pas celui qui a découvert le croisement et qui, sans s'arrêter aux considérations matérielles d'éloignement de l'étalon et de cherté de saillie, a su le réaliser ? Pourquoi récompenser alors l'éleveur qui a fait naître le produit ? Pourquoi pas l'entraîneur qui l'a dressé ? Leurs titres sont à peu près équivalents.

Il semble donc qu'il serait plus conforme à la raison, de changer l'attribution de la prime et de la donner au propriétaire de la mère, non plus au moment de la naissance du produit, mais au moment de la saillie qui a donné le produit. Cette modification offrirait l'avantage de faciliter les transactions ayant pour objet les poulinières pleines.

C'est encore en se plaçant au même point de vue qu'on pourrait arriver à perfectionner l'emploi de la prime : au lieu de chercher à en généraliser l'application, je crois qu'il vaudrait mieux s'attacher à en augmenter le taux dans les épreuves qui permettent, selon toutes probabilités, de discerner le bon cheval. L'éleveur, qui produit des gagnants, a une part suffisante ; ce qu'il faudrait, c'est récompenser dignement celui qui contribue à l'amélioration de la race. Le meilleur moyen d'y arriver automatiquement serait peut-être d'accroître, dans une forte proportion, les primes à l'éleveur, qui s'ajoutent aux deux Poules d'Essai, au Prix de Diane, au Prix du Jockey Club, au Prix Royal Oak, et peut-être au Grand Prix.

Le résultat possible, c'est que chaque éleveur s'imposerait les plus grands sacrifices pour la recherche et la réalisation du croisement ; car il saurait que, le jour où il réussira, il sera suffisamment rémunéré de ses années d'efforts infructueux. Dans une certaine mesure, le propriétaire en tirera profit : l'éleveur se montrera moins exigeant lors de la vente de ses produits, s'il sait qu'un vainqueur classique peut lui rapporter une somme importante ; tandis qu'aujourd'hui, le taux minime des primes ne peut entrer en ligne de compte dans le budget de l'éleveur, qui doit tout attendre du prix de vente de ses produits.

J'ai laissé de côté, avec intention, la discussion que certains entament sur la confusion entre la personnalité de l'éleveur et celle du propriétaire. Que l'éleveur fasse courir lui-même ou vende ses produits, il n'y a aucune raison de faire une distinction : s'il concourt à l'amélioration de la race, ce titre lui donne droit à une récompense.

René Riondet.

La saison de plat est finie

Les dernières épreuves.

Le Prix Maximum, qui s'est couru la semaine dernière à Maisons-Laffitte, a été le dernier événement important de la saison de courses plates. On comptait y voir Martial III, que sa dernière course et notamment sa victoire sur Wagram II, venaient de remettre au premier plan. Ses partisans, désabusés cet été, ont repris courage et sont assez enclins, à l'heure qu'il est, à voir en lui le crack de l'année. C'est là une question à traiter à part. Sa présence dans le Prix Maximum ne l'aurait pas fait avancer d'un pas, car la distance seule pouvait le faire échouer. Qu'il fut de meilleur ordre que les concurrents qu'il y eut rencontré, personne n'en doutait. Le point intéressant était de savoir si la tenue ne lui faisait pas défaut, et si sa supériorité de classe lui permettrait de triompher sur 4.000 mètres. Il n'a pas fait ses preuves jusqu'ici sur des distances excédant 2.400 mètres. et il a même donné l'impression, à plusieurs reprises, que c'était là à peu près sa limite. Le doute, en tout cas, était permis, et il l'est encore, car Martial III s'est abstenu, son inaptitude pour le terrain lourd ayant décidé son propriétaire à ne pas tenter l'expérience. Mais si la course ne nous a pas édifié sur son compte, elle nous a appris autre chose, qui n'est pas non plus sans intérêt.

Elle nous a montré Yerres sous un jour assez nouveau. Non pas que ce demi-frère de Nuage n'ait fait ses preuves antérieurement. Au printemps, il avait battu Lucknow d'une courte tête, au Tremblay, et succombé d'assez loin contre Saint-Ange III et Take Are, à Longchamp. C'étaient là des performances honorables, mais bien modestes. Il y a toute une classe entre ce qu'il était alors et ce qu'il paraît être aujourd'hui. Sa victoire sur Aquedo, qu'il battait d'une courte tête en en recevant cinq livres en octobre, au Tremblay, une autre très facile à Longchamp sur Gaillarde II, marquaient déjà un sérieux progrès, mais elles étaient loin cependant d'avoir la valeur et la portée de celle qu'il a remportée dans le Prix Maximum sur Galafron.

Il faut toujours se défier un peu de ces révélations d'arrière saison. Il entre souvent une part d'illusions dans ces victoires remportées par des concurrents en forme sur des adversaires plus ou moins glorieux, mais défraîchis et inférieurs à eux-mêmes. Mais il semble bien pourtant que la performance d'Yerres a une signification sérieuse. Galafron n'est plus sans doute ce qu'il était, cet été, quand il battait à Saint-Cloud, Prédicateur, mais sa place dans le Prix de Pont-l'Evêque, à Deauville, et sa très bonne course toute récente dans le Césarewitch le maintiennent encore en très bon rang : et il y a, d'ailleurs, derrière lui, un cheval en pleine forme, Philippe III, dont la place semble bien indiquer que le poulain de M. James Hennessy a donné toute sa mesure. Attendons-nous donc à voir le poulain du baron Gourgaud jouer un rôle, l'an prochain, dans les courses de longue distance.

ALEC CARTER
Le jockey en forme.

Parmi les autres résultats de la semaine, il faut retenir la victoire de Trinqueuse, non à cause de son importance propre, mais parce qu'elle est une bonne note de plus pour Sans le Sou qui l'a si facilement battue dans le Prix Eclipse. Si quelqu'un, parmi nos deux ans, méritait de ne pas finir l'année sans remporter un succès important, c'était bien le fils de Sans Souci II, bien malheureux jusque-là. Comment a-t-il pu se faire battre, dans le Prix de Sablonville, par Sweetness, que son écurie tient en assez médiocre estime, et qui a montré, d'ailleurs, depuis, qu'elle ne vaut pas mieux que sa réputation. C'est ce qu'on s'explique aujourd'hui difficilement. Dans le Critérium de Maisons, gagné par Coupesarte, il fut aussi près que possible du succès : son jockey, O'Neill, croyait avoir gagné. Le juge ne le plaça que quatrième. On peut, de ces divergences, conclure que l'écart était aussi faible que possible. Dans le Grand Critérium, où il ne finit que quatrième derrière Ecouen, Fidelio, Nestor III, F. Wootton, qui le montait ce jour-là, déclare que, très certainement, il était capable de faire beaucoup mieux sur une autre piste que celle de Longchamp ; et sa brillante victoire, dans le Prix Eclipse, semble, en effet, lui donner raison. Sans doute, entre elle et ses performances antérieures, il n'y a pas de contradiction absolument évidente. Nous ne savons pas bien exactement ce que valent les concurrents qu'il a laissés derrière lui : Trinqueuse qui n'a battu que Madras, Désir II, qui, avant sa belle performance contre Hallebarde, trop belle pour ne pas exiger confirmation, n'en avait fourni que d'assez médiocres, Hennique, qui n'est probablement plus le même cheval qui a menacé Pirpiriol : l'état de ses jambes, son retrait du Grand Critérium où son écurie lui a préféré Ecouen et Amadou, sont, à cet égard, une indication. En faisant abstraction de la dernière victoire de Sans le Sou, il faudrait le handicaper à dix livres au dsssous de Dagor, ce qui le mettrait bien loin d'Ecouen, ce dernier ayant battu facilement Blarney, qui, lui-même a eu raison de Dagor. A ce compte, sa place, dans le Grand Critérium serait assez exacte. Mais ces calculs très rigoureux sont souvent trompeurs. Je ne puis me résoudre à placer le fils de Sans-Souci II aussi bas. Il me paraît très probable, qu'il vaut beaucoup mieux, et qu'il est appelé, l'an prochain, à jouer un rôle important.

Stuart.

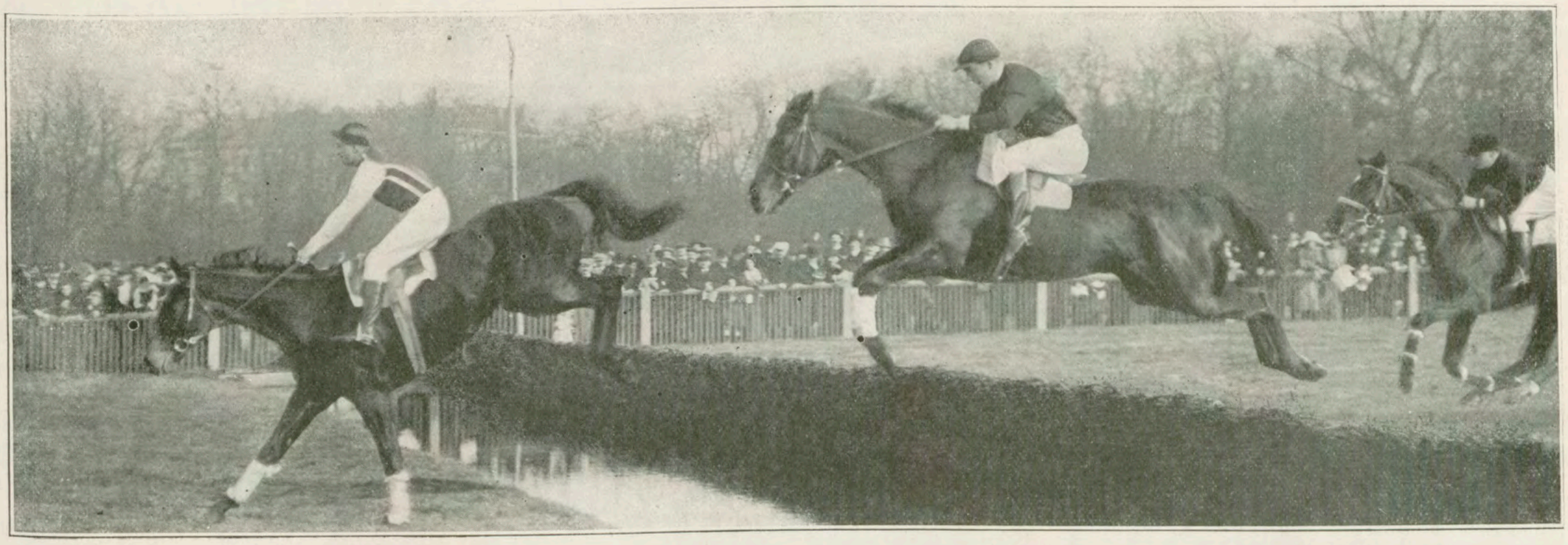
Poignée de nouvelles.

C'est W. Head qui vient en tête des jockeys d'obstacles gagnants, cette année.

— Georges Carpentier est un fervent des réunions hippiques et principalement des courses d'obstacles.

— Depuis l'incident Sharpe, les parieurs regardent, d'un œil soupçonneux, les jockeys dont la casaque s'enfle d'un maillot

LA SEMAINE A AUTEUIL

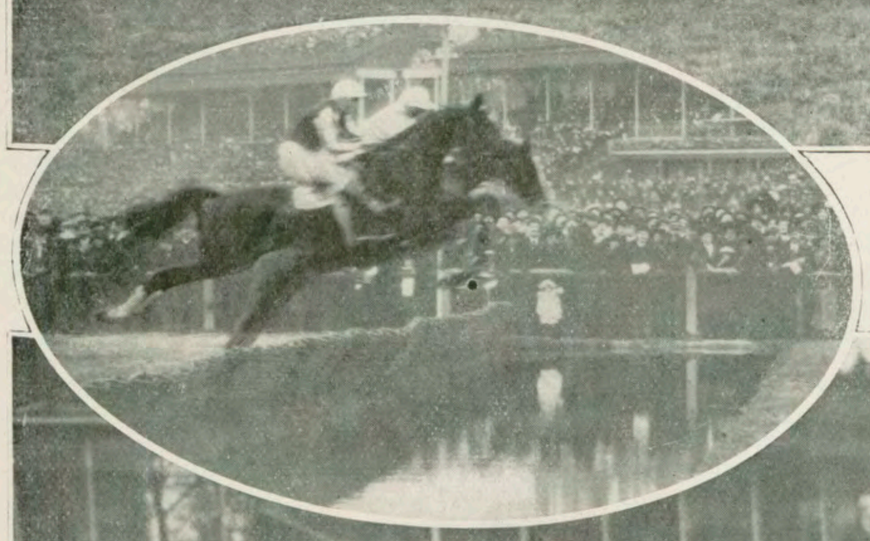


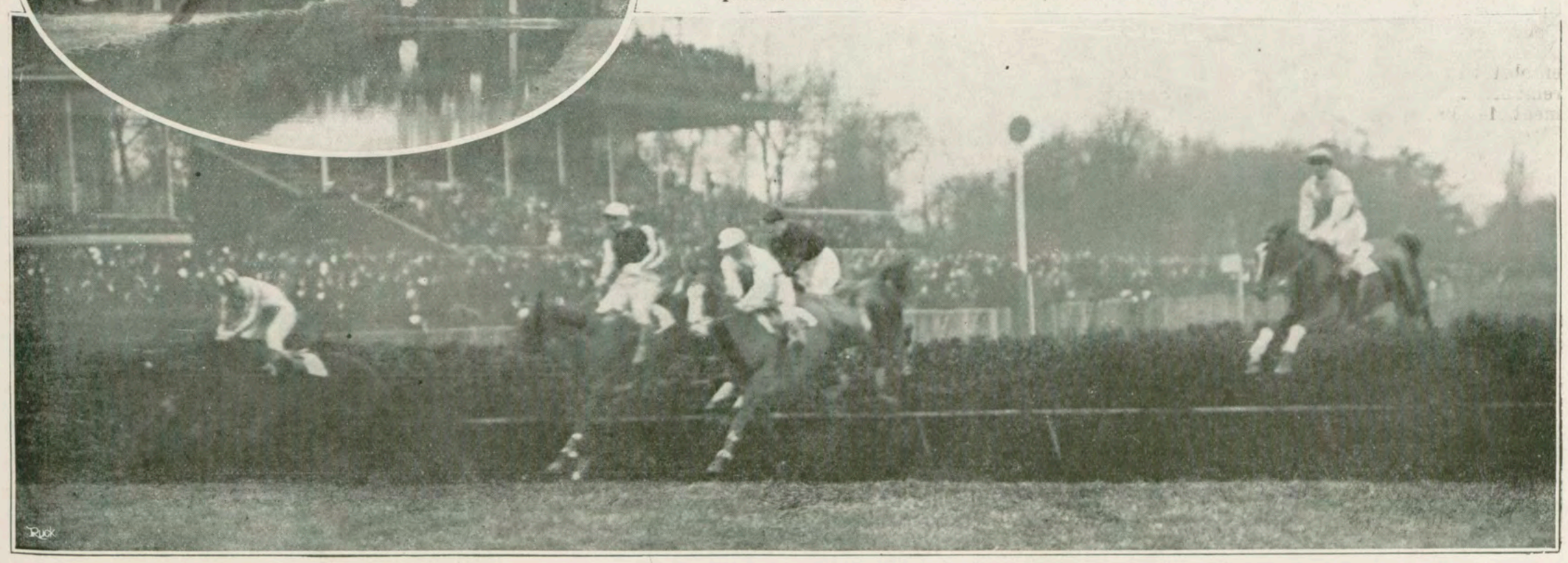
Ovide II Ange Blond Le Tremblay

LE PRIX LOTUS (Steeple, 4.200 mètres, 6.000 francs). — 7 Novembre. — Le saut de la rivière du huit.
Les quatre concurrents sont restés ensemble, jusqu'à l'entrée de la ligne droite. A ce moment, Ovide II se détachait et, malgré les efforts d'Ange Blond, gagnait le poteau avec trois longueurs d'avance. Le Tremblay terminait troisième.

Hodeon Menuet III Rosely Neuter

LE PRIX VARAVILLE (Steeple, 3.100 m., 10.000 fr.). — 7 Novembre. — Le saut du brook.
Dès le départ, Rosely est parti devant Menuet III et Rabbin ; au brook, il faisait une faute, Hodéon prenait alors le commandement devant Menuet III, Neuter et Rabbin. Au mur en pierre, Menuet III prenait la tête, mais Rosely revenait et finissait avec six longueurs.





LE PRIX GEORGES BRINQUANT (Steeple, 3.500 mètres, 15.000 francs). — 10 Novembre. — A la rivière des tribunes.
Ekwanok, Inquisitif et Menuet III sont partis en tête. Au talus, Ekwanok glissait et tombait, entraînant La Topaze, le Potache et Make Haste II. Inquisitif et Menuet III continuaient seuls la course. Dans le tournant de Passy, Inquisitif prenait l'avantage et n'était plus inquiété. En médaillon, Inquisitif et Menuet III sautent la rivière du huit.

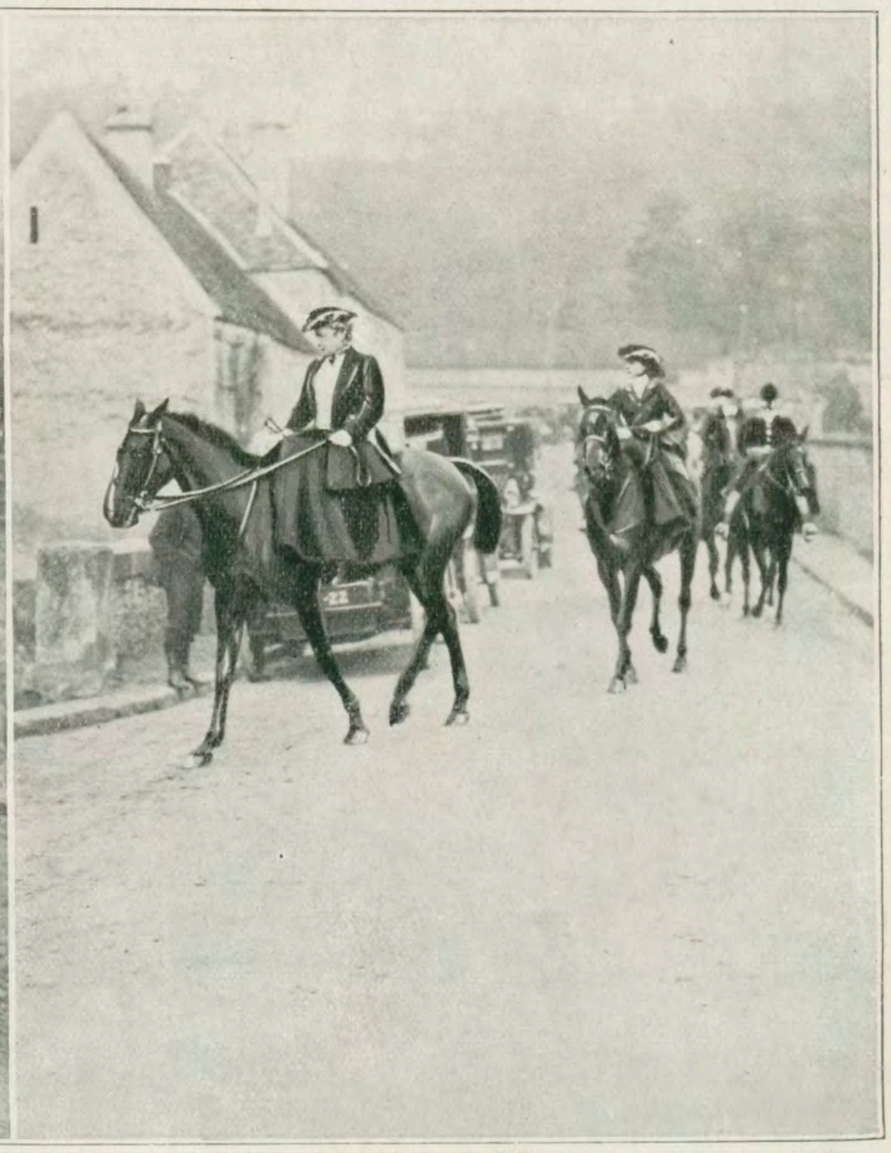
LA SAINT-HUBERT A LA CELLE-LES-BORDES

LA BÊNÉDICTION DE L'ÉQUIPAGE DE LA DUCHESSE D'UZÈS

Le 5 Novembre, l'équipage de Bonnelles fêtait la Saint-Hubert. Après la messe, célébrée dans la petite église de la Celle-les-Bordes, le clergé vint bénir la meute et l'équipage dans la cour du château de la duchesse d'Uzès.

LE DÉPART DE LA CHASSE

Après la cérémonie, l'équipage gagna la forêt de Chevreuse où se déroula la chasse. Malheureusement le temps ne favorisa pas les invités de la duchesse d'Uzès. En médaillon, la duchesse d'Uzès, suivie de Mlle de Luynes.



LA DUCHESSE D'UZÈS ET SES PETITES FILLES

La Saint-Hubert provoqua une grande animation dans le village de la Celle-les-Bordes. Beaucoup d'habitants tinrent à assister à la bénédiction de l'équipage de Bonnelles.

ROWING

Le coup d'aviron

Essai technique sur le coup d'aviron

Voici, sur le délicat problème du coup d'aviron, le premier des articles dont nous avons annoncé la publication. Le plus célèbre de nos scullers Alexandre Lein, qui, durant sa brillante carrière, témoigna du style le plus pur et le plus prestigieux qu'on ait jamais vu, va résumer ici ses opinions personnelles sur cette question du rowing qui, on peut le dire, a dominé toute sa vie. Ses idées ? Il les défend, mais sans vouloir les imposer, avec une modération d'autant plus curieuse que son passé sportif, sa science impeccable du coup d'aviron, et le rôle prépondérant qu'il joue à l'heure actuelle comme constructeur lui permettaient d'émettre des opinions qu'on accepterait volontiers comme définitives. Lein écrit aujourd'hui une préface nécessaire à l'étude serrée, rapide et concise qu'il va faire de la question du style chez le rameur. Il examine les raisons apparentes où réelles pour lesquelles le rowing n'occupe en France qu'une place au second plan. Par une filiation naturelle il en vient à poser et à résoudre cette question : « Le Français est-il taillé oui ou non, pour faire un rameur de grande classe ? » Mais laissons-le, sans plus tarder, exposer sa manière de voir.

Ce n'est pas sans une très réelle tristesse que tous ceux qui aiment la rivière, ont vu naître et se développer l'indifférence qu'on lui témoigne depuis vingt ans. C'est d'abord la bicyclette qui a détourné l'attention de la jeunesse de nos routes mobiles, puis, un peu plus tard, l'auto s'en est mêlée. Et la rivière a bientôt été presque complètement désertée. Elle ne pouvait pas lutter contre deux accapareuses de cette envergure. Elle a bien su garder une petite phalange d'amoureux fidèles, parce qu'il y a des natures qui ne peuvent pas se détacher de ce qu'elles ont aimé. Mais quoi ? Etait-ce suffisant pour assurer l'existence de ce sport du rowing que la jeunesse apprécie encore insuffisamment, bien que depuis deux ou trois ans, la situation — si précaire pendant la période aiguë de la crise que nous avons traversée — ait une tendance, nettement accusée, à s'améliorer.

Au fond, ces rivières calmes, ces fleuves à peu près abandonnés, ces petits bras resserrés entre deux îles ombreuses, où tout était silence, parce que les touristes s'y faisaient rares, au fond, les derniers fidèles de la vie sur l'eau en ont joui en égoïstes. Durant quelques années, il fut délicieux de savourer le charme de tous ces petits coins délaissés parce que toute la génération nouvelle courait les routes à grande allure, sans même accorder un regard distrait à cette pauvre rivière, qui avait cessé de plaire. Elle était pourtant restée jolie, comme par le passé ; et elle le sera toujours ; le temps est impuissant à la vieillir ; et même chaque année lui apporte une fraîcheur nouvelle. Il n'importe. Le tourisme nautique avait reçu une rude atteinte ; l'apparition du canot-automobile ne pansa pas la blessure dont il souffrait. Ce nouveau venu, apporte avec lui la tendance fort intéressante de son époque, le goût de la vitesse. Et comme il allait très vite, avec lui, c'était de bief en bief, une succession de bonds rigides dont l'élan était à chaque instant arrêté par les fâcheux barrages. Alors, on tenta de réhabiliter les écluses ; et en quels termes lyriques n'évoqua-t-on pas leur poésie insoupçonnée jusqu'alors ! Vaines dépenses d'imagination. Tandis que s'éclaircissaient lamentablement les rangs des touristes, le sport de l'aviron subissait un fléchissement parallèle. Comment recruter des rameurs parmi une jeunesse qui fuyait de plus en plus la rivière ? Les parents eux-mêmes, timorés, vivaient encore il y a quelques années dans la crainte perpétuelle de voir leurs enfants s'approcher de l'eau. Quant à les faire monter dans un bateau, c'était, pour beaucoup d'entre eux, pure folie. La vision d'une noyade possible inspirait une terreur profonde aux papas et aux mamans maladroitement craintifs et dont la sollicitude était déplorablement inspirée.

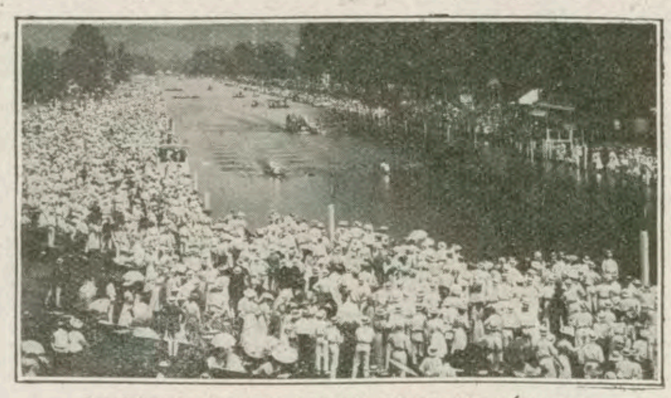
« Ne t'approche pas de l'eau, mon petit » recommandait la mère, toujours inquiète. Quelle erreur ! Mais si, mon petit, il faut vivre « sur » l'eau et « dans » l'eau, le plus possible, il faut apprendre à te mouvoir dans cet élément, avec la même aisance, la même sûreté que celles dont tu fais preuve lorsque tu vas et viens sur la terre ferme. Cet état d'esprit inconcevable et préjudiciable au rowing a fait place aujourd'hui, à une plus saine conception des choses.

Dès qu'ils sont d'âge à pouvoir le faire, on incite les enfants à apprendre à nager. Ce premier progrès explique le mouvement favorable qui se dessine, depuis deux ou trois ans, en faveur du rowing. Hélas, ces symptômes heureux ne suffisent pas.

Il y a tant à faire pour infuser au sport de l'aviron la vie active, brillante, intensive qui lui est indispensable si l'on veut qu'il prenne, en France, une place semblable à celle qu'il occupe en Angleterre. Mais cela est un rêve duquel semble si loin la réalité !

La chose n'est cependant pas impossible, mais il faut l'envisager comme une œuvre à longue échéance.

L'évolution du sport en France a montré ce que l'on pouvait attendre des facultés d'adaptation de la jeunesse française. En somme, elle est venue très tard au sport. Les hommes dont l'âge oscille, à



LA FOULE A HENLEY, UN JOUR DE RÉGATES

l'heure actuelle, entre 40 et 45 ans, ont passé les belles années de leur jeunesse, sans pratiquer d'exercices physiques réellement sérieux. Le sport était lettre morte de leur temps. Les générations nouvelles se sont assimilées, avec une surprenante facilité, des pratiques sportives que les Anglais, les Américains connaissaient depuis longtemps, pour se les être transmises, les avoir étudiées et perfectionnées de père en fils avec une rare ténacité.

On peut dire du Français moderne qu'il a « refondu » son tempérament original, avec une surprenante facilité. Nous avons des boxeurs remarquables, alors que la boxe de combat est, en ce qui nous concerne, née d'hier ; nous ignorions tout du football, il y a quelques années encore, et nos équipes françaises, de formation récente, peuvent jouer brillamment leur chance contre les teams anglais les plus réputés ; il en va de même du tennis. Du côté du rowing, hélas ! notre infériorité n'est pas niable. Nous n'avons pas ce que l'on peut appeler une grande équipe et, en ce qui concerne les scullers, mettons-nous en face de la vérité. Nous sommes d'une rare pauvreté. Cette pénurie de rameurs tient, répétons-le, une fois de plus, au goût médiocre que le Français manifeste pour la vie sur l'eau. La femme française n'aime pas la rivière, ou si elle l'aime c'est qu'elle obéit à un caprice passager, qui naît subitement, et dont la durée est éphémère. Il passe aussi vite qu'il est venu ; elle l'a satisfait, c'est suffisant. Ce n'est plus la peine d'en parler il n'en reste même pas le souvenir. Ou si peu...

Elle se sent trop isolée sur l'eau, trop loin des autres ; on ne la voit pas, et on la voit mal, ce qui est plus grave à ses yeux. L'eau est un miroir sans galanterie : si une brise légère en fripe un peu la surface, au moment où elle mire son image, celle-ci lui apparaît déformée, légèrement plissée par quelque chose qui pourrait ressembler à des rides précoces ; et elle en éprouve une fâcheuse impression et un peu de dépit aussi.

Comme sa mentalité sportive est loin du rowing, et qu'elle ne peut apprécier, ni la qualité de l'effort, ni la pureté du style d'un rameur, elle n'aime pas les régates, c'est un spectacle auquel elle est insensible, qui la laisse froide. Alors, elle se dispense d'y aller. En outre, et sans aller jusqu'à désirer la sincérité sportive du spectateur, le snobisme qui pourrait amener sur les berges une foule indifférente, mais qui viendrait là parce qu'il serait de bon ton de s'y montrer, le snobisme boude au rowing. Voyez Henley — de l'aspect duquel on peut se rendre compte par le document photographique reproduit sur cette page — oui, voyez Henley un jour de régates. Toutes les élégances de Londres et des stations estivales voisines, se pressent en ce coin délicieux de la haute Tamise, admirablement aménagé, d'ailleurs, au point de vue du rowing.

Il n'y a plus personne dans les cottages environnants, tout le monde est là, en claires toilettes dans la tenue classique des grandes manifestations nautiques, et Henley apparaît, en quelque sorte, comme le Chantilly du rowing. Rien de semblable chez nous. Nos plus grandes épreuves sont courues devant un public clairsemé, formé de la population de la localité où les régates ont lieu : Courbevoie, Juvisy, Nogent. De la grande ville, ne viennent que quelques fidèles du sport de l'aviron. Ils viennent là, vivifier de chers souvenirs de jeunesse, bien éloignés, si éloignés que le plaisir qu'ils viennent se donner est fait d'un mélange de joie simple et de regrets, dans lequel ceux-ci accaparent souvent la plus grande place.

Ce public des régates, où les rowingmen sincères forment une infime minorité, perdue parmi les désœuvrés du dimanche et les indifférents. Ce public n'a pas l'envergure nécessaire à relever le prestige du rowing. La jeunesse ne vient pas, comme il le faudrait, à un sport dont on parle si peu, et qui dérange si peu de monde. Combien, dans ces conditions, sont intéressants les jeunes rameurs de nos sociétés nautiques qui, sans souci de savoir si la galerie s'occupe d'eux, n'écoutent que leur goût personnel pour un sport, dont ils ont pénétré toute la réelle beauté.

Et combien sont vaillantes les Sociétés Nautiques qui se prennent aux cheveux avec des difficultés budgétaires qu'on ne soupçonne pas, par amour d'un sport avec lequel, les pauvres, elles ne battirent jamais monnaie.

En rowing, pas de recettes possibles ; pas de commerce parallèle susceptible de créer un mouvement d'argent intéressant. C'est l'amateurisme intégral dans toute sa pureté. Il en va de même à Henley, objecterez-vous, donc la question de gros sous n'a pas à intervenir... C'est exact. Mais Henley, se soutient par la mentalité de tout un peuple, traditionnaliste dans l'âme, qui, après soixante ans d'effort, a réussi à faire de ce coin de la Tamise, un centre incomparable de rowing et a maintenant aux regards du monde, le prestige qu'elle lui a donné.

ALEXANDRE LEIN.

(A suivre.)

NOTRE CONCOURS DE PROPAGANDE

Parmi les nombreux journaux consacrés aux sports, le plaisir universel, vous avez donné la préférence à la *Vie au Grand Air*. Nous avons répondu à cette confiance en nous efforçant d'apporter à notre revue, le plus grand nombre d'améliorations possibles ; nous n'avons cessé de perfectionner notre formule et cette formule, qui est toujours perfectible, sera encore améliorée.

En échange de ces efforts constants et pour pouvoir leur donner toute l'ampleur désirable, nous avons pensé que nos lecteurs ne se refuseraient pas à nous aider à propager, chaque jour davantage, leur journal favori.

C'est pourquoi nous avons institué *Quatre Concours trimestriels* et un *Grand Concours annuel de Propagande*, dont nous indiquons ici les conditions :

CONCOURS DE PROPAGANDE
réservé aux Abonnés
des Publications Pierre Lafitte et Cie.

Ce Concours, dont les prix seront décernés aux concurrents qui auront transmis le plus grand nombre d'abonnements aux Publications Pierre Lafitte et Cie *(Femina, Je sais tout, La Vie au Grand Air, Musica, Fermes et Châteaux), comprend des épreuves trimestrielles et un Concours annuel dont voici le détail :*

4 CONCOURS TRIMESTRIELS DE PROPAGANDE

le 1er de ces Concours s'étend du 1er octobre au 31 décembre, les autres sur chacun des 3 trimestres suivants, dotés chacun de :

1 Prix de	100	*francs de livres*
1 —	50	—
2 —	25	—
10 —	12	—

choisis par nous dans le Catalogue de la Librairie Pierre Lafitte et Cie.

Les lauréats de ces Concours trimestriels participent à

UN GRAND CONCOURS ANNUEL
pour la période comprise
du 1er octobre de chaque année
au 30 septembre de l'année suivante,
doté des prix suivants :

1er Prix . . .	500	*francs de livres*
2e —	250	—
3e —	125	—
4e —	100	—
5e —	75	—
6e et 7e Prix . . .	50	—
8e, 9e, 10e Prix . .	25	—
du 11e au 20e Prix	12	—

Les livres formant les prix seront choisis par nous dans le Catalogue de la Librairie Pierre Lafitte et Cie.

RÈGLEMENT

1° *Adresser aux* PUBLICATIONS *Pierre* LAFITTE *et Cie, après l'avoir rempli et fait signer du propagandiste et du nouvel abonné, soit un des Bulletins spéciaux que l'on trouvera dans le* Carnet Multiprimes *des abonnés des Publications Pierre Lafitte et Cie (envoi franco contre 0 fr. 50. Etranger 0 fr. 75) ; soit une demande d'abonnement portant cette mention en tête :* Concours de Propagande.

2° *Chaque bulletin reçu est porté sur une liste spéciale pour un point à l'actif du propagandiste, dès que le montant de l'abonnement a été reçu ;*

3° *Les 1er janvier, 1er avril, 1er juillet et 1er octobre, les listes sont arrêtées, totalisées, et les 14 propagandistes comptant le plus grand nombre de points, c'est-à-dire ayant adressé le plus grand nombre d'abonnements, sont proclamés lauréats ;*

4° *Une fois les résultats du 4e Concours (trimestre s'étendant du 1er juillet au 30 septembre) publiés, les points portés sur les 4 listes sont totalisés et les 20 premiers propagandistes comptant le plus de points sont proclamés lauréats du Concours annuel ;*

5° *Les souscriptions recueillies près des* nouveaux *abonnés entrent seules en ligne de compte pour ces Concours.*

Abonnez donc vos amis, faites-les abonner aux Publications Pierre Lafitte et Cie, vous aurez le double avantage de leur faire réaliser une économie sur la dépense qu'ils font en les achetant au numéro et de prendre part vous-même à un concours facile et doté de prix intéressants

N.-B. — Les frais de port des volumes gagnés sont à la charge des lauréats.

LE CHAMPIONNAT D'ASSOCIATION

L'ASSOCIATION SPORTIVE FRANÇAISE FAIT MATCH NUL AVEC LE RACING

A Charenton, dimanche dernier, deux des clubs favoris du Championnat de Paris de Football Association se rencontraient : l'Association Sportive Française et le Racing-Club de France. Le jeu fut sans beauté, mais la partie présenta un vif intérêt cependant, la lutte restant indécise jusqu'au bout. Le match nul fut déclaré, les deux équipes ayant marqué chacune cinq buts.

Notes financières

La guerre semble tirer à sa fin, ce qui ne veut pas dire qu'on soit prêt à être délivré des difficultés, au contraire. La besogne de la diplomatie va être rude. Nous ne croyons cependant pas que des complications européennes vraiment dangereuses puissent surgir. La solution dépend en grande partie de l'attitude de l'Autriche, qui répugne à laisser la Serbie acquérir un débouché sur l'Adriatique. Or, croit-on vraiment qu'il puisse y avoir, — en laissant de côté l'Autriche, intéressée dans la question, — une grande puissance qui soit disposée à faire tuer deux ou trois cent mille de ses nationaux pour permettre ou pour défendre à la Serbie « d'ouvrir sa fenêtre » sur l'Adriatique ? Nous savons bien que la question ne se pose peut-être pas d'une façon aussi simple. Mais, dégagée des accessoires, elle ne s'en présente pas moins sous cette forme finale. Quoi qu'il en soit, nous aurons encore certainement à nous armer de patience. Ce qui n'empêche d'ailleurs pas de travailler pour l'avenir, en faisant de bons placements.

Nous avons donné à différentes reprises des indications sur la situation économique de la République Argentine, et sur les récoltes qu'elle venait de réaliser. Les chiffres donnés au fur et à mesure des publications de statistiques étaient déjà très encourageants. Mais voici maintenant des données officielles tirées du mouvement des ports argentins, qui montrent que la dernière campagne agricole a été des plus heureuses pour la République Argentine.

Du 1er janvier 1912 au 22 septembre de la même année, les céréales embarquées accusaient les chiffres suivants :

	Tonnes
Blé.	2.350.000
Maïs.	2.800.000
Lin.	430.000
Avoine.	850.000
TOTAL. . .	6.430.000

Pour la même période de l'année précédente, les quantités envoyées à l'étranger furent les suivantes :

	Tonnes
Blé.	2.110.000
Maïs.	130.000
Lin.	350.000
Avoine.	480.000
TOTAL. . .	3.070.000

En comparant ces chiffres, on trouve, en faveur de l'année en cours, un excédent d'exportation de 3.360.000 tonnes ce qui revient à dire qu'en 1912 il a été embarqué plus du double de céréales qu'en 1911, à la même date.

Sur ces bases, les quantités exportées jusqu'à la fin du troisième trimestre représenteraient les valeurs suivantes :

	Tonnes	Piastres
Blé.	2.350.000	199.750.000
Maïs.	2.800.000	126.000.000
Lin.	430.000	65.800.000
Avoine.	850.000	42.050.000
		434.050.000

D'autre part, d'après les prévisions du Ministre de l'Agriculture, prévisions qui reposent sur des bases autorisées, il resterait à embarquer :

Blé	Tonnes	650.000
Maïs	»	2.200.000
Lin	»	70.000
Total. . .		2.920.000

De telle sorte que le total de la valeur commerciale de la récolte embarquée s'établirait ainsi pour la campagne 1911-1912.

	Tonnes	Prix en piastres	Valeur
Blé.	3.000.000	à 85	255.000.000
Maïs	5.000.000	à 45	225.000.000
Lin.	500.000	à 160	80.000.000
Avoine	850.000	à 50	42.500.000
			602.500.000

soit plus de 600 millions de piastres.

Il s'agit seulement ici des exportations. Mais il faut y ajouter la consommation locale. En faisant état, en outre, des autres produits agricoles : laine, bestiaux, etc... on arrive pour le produit global de l'agriculture en Argentine pendant l'exercice 1911-1912, au total formidable de *un milliard soixante-quatorze millions de piastres*. Cet afflux de richesse sorti du sol même du pays, montre la prospérité extraordinaire de la République Argentine et attire l'attention sur ses fonds d'Etat, en particulier sur le 4 1/2 0/0 qui, bien qu'accusant une notable plus-value depuis quelques semaines, reste encore un placement très avantageux.

Nous avons parlé ici à plusieurs reprises de la *Kuala Lumpur*. Le rapport de cette intéressante entreprise caoutchoutière pour l'exercice ayant pris fin le 30 juin dernier, fait ressortir un bénéfice de £ 131·990. Déduction faite de tous les prélèvements, le solde disponible ressort à £ 80.066. Comme nous l'avons récemment annoncé, un dividende final de 35 0/0 net d'impôt a été déclaré, portant à 65 0/0 la distribution totale de l'exercice. Le report à nouveau est de £ 6.566.

La superficie des terrains à la fin de l'exercice était de 4.808 acres contre 3.073 acres au 30 juin 1911. Le coefficient d'exploitation ressort à 1 sh. 6 1/2 d. par livre, en diminution de 1 1/2 d. par livre comparativement à l'année précédente. La production totale a été, de 859.660 livres contre 676.648 antérieurement ; la moyenne du prix de vente s'est établie à 4 sh. 9 1/2 d. par livre.

L'industrielle Foncière, dont nous avons souvent entretenu nos lecteurs, procède en ce moment à l'émission des 20.000 actions de 500 francs nécessaires pour porter son capital de 10 à 20.000.000. Ces actions, libérées de moitié, sont émises à 585 francs ce qui représente un versement effectif de 335 francs par action. Elles participeront aux bénéfices de 1913 au même titre que les 20.000 actions déjà émises. Le montant du premier quart versé à la souscription portera intérêt au taux de 5 0/0 depuis la date du versement jusqu'au 31 décembre 1912. Les propriétaires de ces dernières ont un droit de préférence titre pour titre.

G.-E. JANIN,
Notes Financières,
11, boulevard des Italiens, Paris.

Le Gérant : CHARLES GUYOT.

Imp. de *La Vie au Grand Air*. — H.-L. MOTTI, Dir., 13, impasse Ronsin, Paris.